

RECONNAISSANCE AU MAROC

V.

SÉJOUR DANS LE SAHARA.

1°. - TISINT.

En arrivant à Tisint, une région nouvelle a commencé pour moi; ciel, productions, habitants, costumes, tout y diffère de ce que j'ai vu avant ce jour. Jusqu'ici j'étais dans un pays montagneux; il avait le climat et les produits du sud de l'Europe; les habitants étaient des Chellaha, presque tous vêtus de laine blanche. Ce pays, le Bani en est la limite. Lorsque, après l'avoir traversé, on entre à Tisint, on met le pied dans un monde nouveau. Ici, pour la première fois, l'oeil se porte vers le midi sans rencontrer une seule montagne : la région au sud du Bani est une immense plaine, tantôt blanche, tantôt brune, étendant à perte de vue ses solitudes pierreuses; une raie d'azur la borne à l'horizon et la sépare du ciel: c'est le talus de la rive gauche du Dra; au delà commence le Hamada. Cette plaine brûlée n'a d'autre végétation que quelques gommiers rabougris, d'autres reliefs que d'étroites chaînes de collines, rocheuses, entrecoupées, s'y tordant comme des tronçons de serpents. A côté du désert morne, sont les oasis, avec leur végétation admirable, leurs forêts de palmiers toujours verts, leurs qçars pleins de bien-être et de richesse. Travaillant dans les jardins, étendue nonchalamment à l'ombre des murs, accroupie aux portes des maisons causant et fumant, on voit une population nombreuse d'hommes au visage noir, haratîn de couleur très foncée; leurs vêtements me frappent d'abord: tous sont vêtus de cotonnade indigo, étoffe du Soudan. Je suis dans un nouveau climat : point d'hiver; on sème en décembre, on récolte en mars; l'air n'est jamais froid ; au-dessus de ma tête, un ciel toujours bleu,

Où jamais ne flotte une nue,
S'étale implacablement pur.

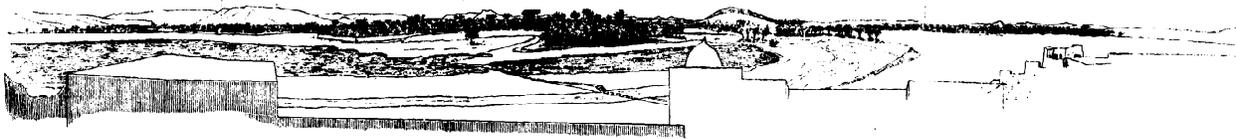
Tisint est une des plus grandes oasis du Sahara Marocain. Elle est située au fond d'une cuvette dont les bords sont, d'une part le Bani, de l'autre une ceinture de collines, rocheuses au sud, sablonneuses à l'est et à l'ouest. Au milieu de ce cercle, s'étend une plaine de sable blanc: là se trouve l'oasis, forêt de palmiers traversée par une belle rivière, avec qçars s'élevant à la lisière des plantations.

L'Ouad Tisint a en toute saison beaucoup d'eau; cette eau est salée; les habitants boivent de préférence celle qui provient de pluie, et qui se conserve en quelques creux de rochers des environs ; ils n'ont pas de citernes. La rivière renferme beaucoup de poissons; on en pêche qui ont 40 centimètres de longueur. Ces poissons, cette onde abondante et amère donnent lieu à mille légendes: les gens du pays ne doutent pas que l'Ouad Tisint ne tire ses eaux de la mer. Leur opinion tient à une croyance répandue dans les campagnes du Maroc. Les fleuves, les ruisseaux, les sources qui coulent à la surface du globe, ont deux origines principales: les uns, d'eau douce, viennent des nuages du ciel, dont la substance s'emmagasine dans la terre; les autres, salés, sont produits par l'onde marine, qui s'infiltré sous le sol. Il y a aussi des lits qui ne s'emplissent que durant les pluies : pour ceux-ci, point d'hésitation sur la cause qui les forme. Enfin on voit des

cours d'eau d'une quatrième sorte, les plus mystérieux; ils coulent l'année entière, qu'il pleuve ou non, sans qu'on leur connaisse de source : ils ne viennent ni de la terre, ni de la mer, ni du ciel, mais de Dieu seul. L'Ouad Tisint passe au milieu des dattiers ; ils croissent sur ses bords mêmes et ombragent ses flots; le lit de la rivière, presque partout rocheux, est au niveau des plantations et sans berges; il a 100 à 120 mètres de large, dont le quart est couvert par la nappe liquide, d'ordinaire divisée en plusieurs bras. Au-dessus de l'oasis, le volume des eaux est plus considérable. A l'entrée de la forêt, en face d'Agadir, un barrage les arrête: il se forme à ce point un réservoir long et profond, d'où partent une foule innombrable de conduits qui vont arroser chaque clos. Des diverses oasis que je verrai au Maroc, aucune n'est comparable à Tisint pour la quantité des eaux courantes : à chaque pas, on traverse des canaux, dont plusieurs ont jusqu'à 2 mètres de large et 40 ou 50 centimètres de profondeur.

Le sol de l'oasis est tout sable. Les palmiers qui le couvrent sont plantés très serrés ; des murs de pisé les divisent en une infinité d'enclos; peu d'autres arbres s'y mêlent, de loin en loin on aperçoit quelques figuiers. Point de cultures à l'ombre des dattiers : on réserve toute l'eau pour l'irrigation de cet arbre précieux. Il n'y a de champs qu'en dehors de la forêt, à la lisière de l'oasis ; là on cultive dans le sable des légumes et de l'orge; on ne le fait que les années de pluie, quand l'eau du ciel féconde la terre, et que la rivière, plus grosse que d'habitude, fournissant plus qu'il ne faut aux palmiers, permet d'arroser une plus grande surface de terrain. La datte est la fortune de Tisint; grâce à elle, cette dernière est un des centres les plus prospères du Sahara Marocain: suivant un dicton du pays, des trois oasis célèbres de la contrée, Tatta, Aqqa et Tisint, la première l'emporte en population, et la dernière en nombre de palmiers. Tisint produit des dattes de plusieurs espèces: *djihel*, *bou ittôb*, *bou feggouç*, *bou sekri*, *bou souaïr*¹ ; les djihels y dominent de beaucoup : elles y sont très bonnes, tandis qu'ailleurs elles sont d'ordinaire médiocres.

BANI Tassout Aït ou Iran Qoubba Moulay Ismaïl Koudia Bou Mousi Dj. Hamsaïllkh Dj. El Feggouçat Foum Timrart



Oasis de Tisint, (Vue générale prise d'Agadir) Croquis de l'auteur.

¹ Les principales espèces de dattes que produit le Sahara Marocain sont, par ordre de mérite : les bou ittôb, les bou feggouç, les bou sekri, les djihel, les bou souaïr. Les bou ittôb sont très petites, avec un noyau presque imperceptible ; le goût en est délicat : ce sont les dattes qui le conservent le mieux ; jamais, dit-on, les vers ne les attaquent. Les bou feggouç sont grosses; elles sont aussi très bonnes et très recherchées. Les bou sekri sont de taille moyenne, et fort sucrées, comme l'indique leur nom ; elles ont une couleur particulière, d'un gris vert, tandis que les autres ont les tons dorés qu'on voit habituellement aux dattes. Les djihel sont de même dimension, à noyau assez gros ; elles sont beaucoup moins estimées que les trois premières espèces, excepté celles qui viennent de Tisint; les dattiers qui les produisent ont une quantité énorme de fruits : de cette exubérance est venu leur nom. Les bou souaïr sont fort au-dessous des dattes précédentes ; elles sont petites et ont peu de chair ; on les mange à peine; elles servent surtout à la nourriture des bestiaux. Le nom de bou souaïr s'applique d'ailleurs, dans tout le sud, moins à une datte spéciale qu'à toute datte de rebut, de mauvaise qualité ou non parvenue à maturité, et peu propre à l'alimentation des hommes. Ces diverses espèces sont mélangées dans les oasis ; dans toutes, une d'elle domine : à Tisint, ce sont les djihel ; à Tatta, ce sont les bou feggouç, à Aqqa les bou sekri, sur le versant méridional du Petit Atlas les bous souaïr, dans le Dra les bou feggouç, dans le bassin du Ziz les bou feggouç et les bou souaïr.

DJEBEL BANI DJEBEL BANI
 Aït Anter Aït Djellal Aït Bou Fedaïl Tagadirt Taourirt Erhat Foum Aqqua Ouad Kebbala
 El Kebbaba Ez Zaouïa El Qabça Agadir Ouzrou



Oasis d'Aqqa, (Vue générale prise des coteaux situés au nord-est d'El Kebbaba.)
 Croquis de l'auteur.



Océan Atlantique GRAND ATLAS
 Plaine du bas Sous Agadir Irir Col de Bibaouan Djebel Ida ou Ziqi
 Plateau des Italen, plaine du Bas Sous, Océan Atlantique, Grand Atlas (les parties ombrées du Grand Atlas sont couvertes de neige) (Vue prise d'Afikourahen) Croquis de l'auteur.

Les qçars de Tisint sont au nombre de cinq : Agadir (500 familles), Aït ou Iran, Taznout, Ez Zaouïa, Bou Mousi. Agadir et Bou Mousi sont les deux principaux; en temps de guerre, tout Tisint enferme ses biens entre leurs murs. Bou Mousi et Ez Zaouïa sont habités presque exclusivement par des marabouts; à Bou Mousi, se trouve la zaouïa de Sidi Ali ou Abd er Rahman, dont l'influence est grande sur les Oulad Ialha ; à Ez Zaouïa, celle de Sidi Abd Allah ou Mhind, avec le tombeau de ce saint et celui de son fils Sidi Mohammed ou Bou Bekr ; cette dernière est très vénérée d'une partie des Berâber ; de tout le voisinage on vient visiter les mausolées des trois bienheureux et apporter des offrandes à leurs descendants. Il y a d'autres qoubbas à Tisint : telle est celle de Moulei Ismaïl, en face d'Agadir. Tant de saints, morts et vivants, prouvent une population pieuse; en effet les Haratîn de Tisint sont dévots, formant contraste en cela avec les autres Musulmans de la contrée, et surtout avec ces « païens » d'Arabes, comme ils appellent les nomades voisins. A Tatta, à Aqqa d'une part, chez les Zenâga de l'autre, personne ne fait le pèlerinage de la Mecque, personne ne sait lire, si ce n'est un petit nombre de marabouts ; personne ne dit régulièrement les prières, beaucoup ne les savent pas. Le seul acte religieux qu'on fasse est de donner quelque argent à des zaouïas; encore ne le leur apporte-t-on point: il faut que les religieux aillent eux-mêmes quêter en chaque village. Chez les nomades, chez les Ida ou Blal surtout, c'est pis : on a beau venir chez eux, ils ne donnent rien; si les marabouts insistent, ils les traitent de fainéants et les renvoient en se moquant d'eux; leur parle-t-on du hadj ? ils répondent qu'ils ne vont qu'ouï il y a de l'argent à gagner ; quant à lire et à écrire, pas un homme ne le sait dans la tribu ; prier, ils n'y ont jamais pensé. A Tisint, au contraire, peu de gens jouissant d'un peu d'aisance qui ne portent le titre de hadj. Faire le pèlerinage est l'ambition de tous les habitants. Il faut 1 000 ou 1 500 francs pour cela, grosse somme dans le pays : ils travaillent sans relâche jusqu'à ce qu'ils l'aient acquise; l'ont-ils ? les voilà partis pour

Tanger, et de là pour la Mecque. Prodige plus rare, quelques-uns savent lire. C'est la première fois qu'en dehors des villes et des zaouïas je vois des Marocains lettrés. Tisint est une merveille au milieu de l'ignorance générale. Avec cette piété, il ne peut régner pour les marabouts qu'une libéralité et un respect extrêmes : couvents et religieux ont fleuri de toutes parts sur un sol si propice.

A Tisint, comme partout au sud du Bani, la plupart des constructions sont en pisé ou en briques séchées au soleil; quelquefois, dans les maisons pauvres, les parties basses sont en pierre; les demeures riches sont tout en pisé. Cette dernière matière est la seule estimée dans le pays. Pour les charpentes, on se sert de poutres de palmier. Les maisons ont un rez-de-chaussée, un premier étage et une terrasse; chacune possède une cour intérieure. Quelques rares bâtiments sont blanchis ; la chaux est en général réservée aux qoubbas. Les rues sont étroites, à tel point que, dans la plupart, les mulets ne peuvent passer chargés ; elles sont en grande partie couvertes.

La population de Tisint, comme celle de toutes les oasis du sud du Bani, est un mélange de Chellaha et de Haratîn; ici ces derniers, en proportion bien plus forte que partout ailleurs, forment plus des neuf dixièmes des habitants: ainsi Tisint est presque entièrement peuplée de Haratîn. En même temps, sans doute à cause de cela, leur couleur y est plus foncée que nulle part. Nous remarquerons, en tous lieux, que le teint des Haratîn est d'autant plus noir qu'ils sont plus compacts, d'autant plus clair que les Chellaha auxquels ils sont mélangés sont plus nombreux.

Les costumes sont les suivants. Au lieu de chemise, on porte une kechhaba de cotonnade indigo (*khent*)² : c'est un morceau d'étoffe, de 2 mètres à 2,50 m de long sur 1 mètre à 1,20 m de large, au milieu duquel est pratiquée une fente longitudinale où l'on passe la tête; les deux pans de la pièce tombent naturellement, l'un par devant, l'autre par derrière; point de coutures; on se contente de nouer ensemble les coins des pans dans le bas, à droite et à gauche; le côté reste nu. La plupart du temps on n'a qu'une kechhaba; quelques riches en mettent deux, la seconde étant en coton blanc (*shen*). Par-dessus ce vêtement, les uns portent le haïk de laine blanche, d'autres le burnous, parfois blanc, plus souvent brun (*kheïdous*), quelques-uns le khenif. On s'entoure la tête d'un étroit turban de khent ou, plus souvent, on reste tête nue. Aux pieds on a des belras jaunes, au bras quelque amulette, au cou un cordon de cuir où sont pendus quatre objets: une pipe³ à fourneau en bois noir du Soudan, un poinçon pour la nettoyer, une pince pour saisir la braise et allumer, enfin un sachet de cuir pour le tabac; ces sachets, appelés *bil*, tous du même modèle, sont apportés de Timbouktou. Le costume comporte une dernière pièce, qui couvre tour à tour diverses parties du corps: c'est le caleçon. Il est de khent et descend au dessous du genou. Les riches seuls le possèdent. A l'intérieur des qçars, ils le portent comme se porte d'ordinaire ce vêtement. Sortent-ils, ont-ils une marche à faire ? ils l'ôtent, sous prétexte qu'il gêne les mouvements, et se l'enroulent autour de la tête comme renfort de turban. Tels sont les costumes et la façon de s'habiller des Musulmans sédentaires dans les oasis du sud du Bani, entre Dra et Sahel. Les vêtements des nomades de la même région diffèrent peu ; ils sont moins variés encore : une seule kechhaba, toujours de khent; le caleçon facultatif; un haïk de laine blanche, un

² Le *khent*, appelé en France *guinée*, est une étoffe de coton indigo. La plupart de celui dont on se sert au Maroc est fabriqué en Angleterre et vient par Mogador. C'est la contrefaçon d'une étoffe de même teinte, mais beaucoup meilleure, qui se confectionne au Soudan. Cette dernière, aussi solide que tissu et comme couleur que l'autre l'est peu, a une valeur plus grande: l'élévation de son prix en fait un objet de luxe réservé à quelques chikh et marabout. Une kechhaba d'étoffe du Soudan se paie environ 60 francs ; en khent ordinaire, elle en coûte 5 ou 6.

³ Ici tous les hommes fument, nomades et sédentaires, les riches dans des pipes, les pauvres dans des os creux. Trois espèces de tabac viennent d'Ould Noun, du Dra et du Touat. Celle d'Ould Noun est la plus estimée. Les unes et les autres se vendent par feuilles entières et au poids. Personne ne prise, sauf les Juifs.

burnous de même couleur, rien sur la tête, chez quelques vieillards seuls un turban de khent ; une amulette enfermée dans un étui de métal et pendue soit au cou, soit au bras; la pipe et ses accessoires : c'est là leur costume uniforme. Parmi eux, les Ida ou Blal se distinguent par leur façon de porter les cheveux : alors que les autres Marocains que j'ai vus les rasent ou les tiennent très courts, beaucoup d'Ida ou Blal les laissent pousser et gardent une chevelure longue de 10, 15 et 20 centimètres. Les femmes s'habillent d'une manière identique chez les Haratîn, les Chellaha, et les nomades. Leur vêtement est le même que dans le reste du Maroc, une pièce d'étoffe unique attachée sur les épaules et retenue à la ceinture; le tissu, au lieu d'en être comme auparavant de cotonnade blanche ou de laine, est de khent. Un voile court, en khent, complète le costume; elles s'en couvrent le visage devant les hommes, lorsque leurs pères ou leurs maris sont présents; hors de la vue de ces derniers, elles ne le mettent pas. Elles se peignent peu la figure et ne se tatouent point ; la coutume du tatouage est à peu près inconnue au Maroc.

Hartania de Tisint
Croquis de l'auteur.



Comme bijoux, elles ont de grosses boucles d'oreilles d'argent, des agrafes de même métal, un grand nombre de colliers où l'ambre domine, mêlé de mial, de pièces d'un et de deux francs, de grains de verre et de corail, puis des diadèmes argent et corail, des bracelets de corne, enfin quelques bagues d'argent. Pieds nus d'ordinaire, elles mettent pour sortir les belras rouges de toutes les Marocaines.

Parmi les hommes de cette région, les Chellaha et les Haratîn sont en général de taille moyenne, bien faits, forts, lestes, et laids de figure; les Arabes sont presque tous petits et d'apparence chétive, avec de beaux traits. On trouve peu de femmes agréables chez les Chellaha; au contraire, beaucoup de Hartania sont jolies; elles se distinguent dans leur jeunesse par de grands yeux pleins de mobilité et d'expression, une physionomie ouverte et rieuse, des mouvements souples et gracieux. Les femmes des tribus nomades, Ida ou Blal, Oulad Iahia, etc., sont la plupart belles; en aucun lieu du Maroc je n'ai vu d'aussi beaux types que parmi elles: elles ont la noblesse, la régularité, la grâce; leur peau est d'une blancheur extrême, celle du moins de leur visage et de leurs bras; car l'habitude de porter des habits indigo, jointe à celle de ne se jamais laver, donne à leur corps des tons foncés et bleuâtres différents de sa couleur naturelle.

Dans cette contrée, comme dans le blad es siba tout entier, on ne va jamais sans armes : tant qu'on est dans l'intérieur d'un qçar ou d'un douar, on ne porte que le poignard ; dès qu'on sort, fût-ce pour la course la plus courte, on prend son fusil. Sédentaires et nomades ont comme armes le fusil et le poignard à lame courbe. La poudre se met dans une corne de cuivre ouvragé. Les cornes et les poignards sont d'un modèle uniforme, déjà décrit. Les fusils sont de deux sortes: les uns appartiennent au type en usage chez les Glaoua, à Tazenakht, etc.; les autres sont des armes à deux coups de fabrication européenne. Ces derniers sont des fusils de chasse, à pierre, de la fin du

siècle dernier ou de la première partie de celui-ci, qu'on exporte du Sénégal; ils en viennent par terre, apportés par les caravanes du Sahel⁴. Les nomades les recherchent, près de la moitié d'entre eux en sont armés ; on en voit moins parmi les sédentaires. Les cavaliers portent le sabre. Il y a peu de ces privilégiés. Les chevaux sont très rares. Les nomades eux-mêmes n'en ont pas beaucoup. Dans les qçars, où la difficulté de les nourrir est extrême, il s'en trouve au plus trois ou quatre, en moyenne; il n'y en a pas quinze dans tout Tisint. Les vaches sont un luxe non moins grand; seules les quelques maisons regardées comme très riches en possèdent; on n'en compte pas vingt-cinq à Tisint. Les mulets sont plus rares encore que les chevaux. Il existe quelques ânes et un petit nombre de moutons et de chèvres. On nourrit ces animaux de paille, et d'herbe quand on peut, ce qui n'est pas fréquent; on donne, en outre, aux chevaux et aux mulets des dattes de la dernière qualité (bou souaïr). Le plus souvent, pour se délivrer de ces difficultés, les habitants des qçars font des arrangements avec des nomades et leur confient leurs chevaux et leurs moutons : les nomades se chargent de les nourrir, en ont la jouissance et, au premier signal, doivent les ramener au propriétaire. Quant aux nomades, ils ont des chameaux, des moutons, des chèvres et quelques chevaux.

Dans les qçars de cette région, la nourriture des habitants est la suivante : le matin, au réveil, le *hesou* ; vers 11 heures, l'*asida* ; le soir, le *tam* avec des navets. Le *hesou* est une sorte de potage où entrent de l'eau, un peu de graisse ou d'huile et une poignée de farine d'orge; il se mange à la cuiller⁵. L'*asida* est une bouillie épaisse ayant la consistance du *tam*; elle est faite de farine d'orge, ou de maïs cuite avec un peu d'eau; au milieu, on verse de l'huile ou du beurre fondu. Le *tam* est ce qu'on connaît ailleurs sous le nom de couscoussou; il se fait ici avec de l'orge. La viande ne figure pas comme mets habituel dans les repas; les riches même en goûtent rarement. Le petit nombre des heureux qui ont une vache remplacent le *hesou* du matin par une jarre de lait aigre qu'ils boivent en mangeant des dattes. L'arrivée d'hôtes transforme peu l'ordinaire: à leur entrée, on offre une corbeille de dattes; de même avant le *tam* du soir. Si la maison est riche et si l'on reçoit des gens de qualité, on sert le matin, au lieu de *hesou*, des galettes chaudes avec du miel de dattes⁶ ; s'il y a du lait, on le boit vers 3 heures, en mangeant des bou ittôb ou des bou feggouç, ce qui fait une sorte de goûter; on fait le thé deux fois par jour, avant le repas du matin et avant celui du soir; enfin on sert de la viande avec le couscoussou. Le thé est la grande friandise au Maroc⁷: c'est la seule boisson de ce genre qui y soit en usage; sauf à Merrâkech, à Fâs, et dans les ports, le café est inconnu; dans ces villes, on en prend peu. Le thé,

⁴ On nomme ici *Sahel* la région qui borde la mer, de l'embouchure de l'Ouad Sous au Sénégal. La partie marocaine de cette longue bande se compose des bassins secondaires qui jettent leurs eaux dans l'Océan entre l'embouchure du Sous et celle du Dra; pour la distinguer du reste, nous appelleront cette portion *Sahel Marocain*. Ici l'on ne fait point cette différence : on parle du Sahel Marocain en disant « Sahel »; jamais on ne le nomme Sous, comme on fait dans le nord. C'est par un effet de généralisation, comparable à celui qui a fait étendre à toute une race le nom de la tribu des Berâber, que dans les parties septentrionales du Maroc on a étendu le nom de Sous aux régions situées au sud du bassin de l'Ouad Sous, alors qu'il s'applique exclusivement à ce bassin. Nous conformant à la règle établie dans le pays même, nous emploieront le nom de Sous pour désigner le butin de l'Ouad Sous tout entier, et rien que lui.

⁵ Le *hesou* est connu en Algérie sous le nom de *medechcha*,

⁶ Les dattes se conservent dans de grandes jarres de terre d'environ 1,20 m de hauteur: les couches supérieures, pesant sur les autres, les écrasent peu à peu; Il l'en exprime un jus très sucré, de la couleur et de la consistance du miel; on le recueille en pratiquant au bas du récipient une petite ouverture par laquelle il s'échappe. C'est ce qu'on appelle le miel de dattes.

⁷ Ce thé est du thé vert apporté d'Angleterre. Dans les ports et dans les grandes villes du Maroc il se vend environ 5 francs le kilogramme ; la valeur en augmente à mesure qu'on l'éloigne des centres; elle est de 20 à 30 francs le kilogramme à Tisint. On prend le thé très faible, avec beaucoup d'eau, énormément de sucre et en ajoutant de la menthe ou d'autres plantes aromatiques pour en relever le parfum.

au contraire, est répandu dans tout l'empire; au Sahara c'est un coûteux régal, que se donnent seuls les qaïds, les chikhs, les marabouts et les Juifs. Nous venons de dire la nourriture des Musulmans sédentaires; celle des nomades est la même, si ce n'est qu'ayant des troupeaux, le lait, de chamelle surtout, tient une grande place dans leur alimentation. Les uns et les autres, lorsqu'ils voyagent, emportent des dattes comme unique provision, quelle que doive être la longueur de la route⁸.

Tisint est le centre d'un commerce considérable : elle trafique avec Merrâkech, Mogador, le Sous ; elle exporte vers ces points des dattes, des peaux et de la gomme, et reçoit, en retour, du Sous les grains et les huiles, de Merrâkech et de Mogador les produits européens. Tisint est un grand dépôt de ces dernières marchandises ; Agadir surtout, où s'est concentré le commerce de l'oasis et où il y a marché chaque jour : les Chellaha voisins et les nomades des environs, Ida ou Blal, Oulad Iahia et Berâber, viennent s'y approvisionner, de dattes d'abord, puis de grains, d'huile et de choses d'Europe telles que khent, sucre, thé, aiguilles. Tous les principaux habitants d'Agadir se livrent au commerce ; ils ont leur fortune, qui chez les plus riches s'élève à 8 000 francs, composée d'une part de dattiers (à Tisint un bon dattier vaut 10 francs), de l'autre d'une somme d'argent qu'ils emploient au trafic. Faisant eux-mêmes les transactions principales, ils ne s'occupent pas du détail de la vente ; pour ce service, chacun a chez soi un Juif à gages qui, du matin au soir, ne fait que débiter les marchandises. Il y a ainsi une dizaine d'Israélites à Agadir. Point de mellah: ces Juifs sont seuls, sans leur famille, et habitent chez leurs patrons: les uns sont de Tatta et d'Aqqa, les autres des Zenâga. Un ou deux d'entre eux font en même temps le métier d'orfèvre, spécialité des Juifs du Maroc, surtout au sud de l'Atlas. Agadir a ce qui caractérise les marchés : l'on y abat chaque jour et l'on y vend à toute heure de la viande au détail et du pain chaud. Le marché d'Agadir est le seul de Tisint. Naguère, outre ce qui s'y rencontre aujourd'hui, les produits du Soudan y affluaient. Cuirs, étoffes, bougies de cire jaune, or y venaient de Timbouktou en abondance. A présent, plus de vestige de ce commerce. C'est par hasard et de loin en loin qu'on voit quelque objet du pays des noirs. Il en est de même à Tatta et à Aqqa : autrefois, avant que Tindouf existât, ces oasis étaient des points d'arrivée de caravanes du Soudan. Depuis trente ans que Tindouf est fondée, tous les convois du sud s'arrêtent à cette localité; de là les marchandises prennent le chemin direct de Mogador, par le Sahel et le Chtouka : plus rien ne passe ni à Tisint, ni à Tatta, ni à Aqqa. Il faut aller à Tizounin pour commencer à trouver des produits de la Nigritie. A partir d'ici, tout le monde connaît de nom le Soudan et Timbouktou, et l'on rencontre parmi les nomades une certaine quantité de gens y ayant été, et un grand nombre au courant de son trafic, de ses usages et de son état. Avec le commerce considérable qui anime Agadir, le qçar est sans cesse rempli d'une foule d'étrangers, Ida ou Blal la plupart, venus pour affaires: c'est pourquoi nous avons décrit dès à présent la physionomie des Arabes, on en voit presque autant que de Haratîn.

L'oasis de Tisint est tributaire des Ida ou Blal. Chacun des cinq qçars qui la composent est indépendant des autres, a son administration séparée et n'entretient avec ses voisins que les rapports rendus nécessaires par la proximité; quelquefois des querelles s'élèvent entre eux, questions d'eaux le plus souvent ; d'ordinaire, les localités vivent en bonne intelligence : le danger commun les a toujours réunies ; cet accord fait en partie la prospérité de l'oasis ; il l'a préservée des malheurs de certains qçars de Tatta. Tisint est tributaire des Ida ou Blal depuis peu de temps. Il y a vingt ans, elle l'était non pas d'eux, mais des Zenâga. L'Azdifi avait une maison à Agadir, et

⁸ La seule différence de nourriture qui existe entre les Musulmans du Sud du Bani et ceux des massifs du Grand et du Petit Atlas est que, dans ces dernières contrées, la datte cesse de faire partie de l'alimentation, et que le lait, le beurre et le miel y entrent pour une part plus ou moins grande, suivant les lieux.

toute l'oasis reconnaissait sa suprématie. Les Zenâga abusèrent de leur pouvoir; ils commirent mille excès, dépouillant les habitants de leurs biens, les tuant au moindre propos. Ceux-ci se lassèrent d'un état qui était devenu la plus dure des servitudes; ils allèrent trouver les Ida ou Blal, leur demandèrent secours contre leurs oppresseurs et, en échange, se constituèrent leurs tributaires. Les nouveaux protecteurs se mirent en campagne ; unis aux gens de Tisint soulevés, ils chassèrent les Zenâga, les forcèrent d'abandonner et l'oasis et la Feïja, et les refoulèrent jusqu'à Agni. Depuis ce temps, Tisint vit en paix sous la suzeraineté de ses libérateurs. Cette suzeraineté n'implique aucune immixtion dans les affaires intérieures ni extérieures des qçars : chacun d'eux se gouverne à sa guise ; elle n'implique même pas alliance : qu'ils aient des guerres, soit entre eux, soit avec des étrangers, cela ne regarde point les Ida ou Blal. Les seuls devoirs réciproques sont : pour les gens. de Tisint, de remettre chaque année à leurs protecteurs un tribut consistant en la charge de dattes de vingt chameaux; pour les Ida ou Blal, de s'abstenir de tout méfait envers leurs clients. Si Tisint ou une partie de Tisint voulait leur appui pour une expédition ou une guerre défensive, cela ferait l'objet d'un traité spécial. Le fait ne s'est pas présenté depuis que les Zenâga ont été chassés ; ceux-ci n'ont point tenté de revenir ; la paix s'est établie avec eux : ils sont aujourd'hui en relations amicales et avec Tisint et avec ses suzerains.

Chaque qçar, avons-nous dit, est indépendant des autres. Chacun se gouverne par l'assemblée de ses habitants, qui remet le pouvoir exécutif aux mains d'un chikh élu dans son sein: tant que ce chikh satisfait la majorité, il garde son titre : cesse-t-il de plaire, on le lui enlève et on le donne à un autre. Dans les qçars où une famille a la prépondérance par ses richesses et sa considération, cette dignité est généralement son apanage; si un homme, par ses qualités et sa fortune, remporte de beaucoup sur ses compatriotes, il demeure ordinairement chikh toute sa vie. A défaut d'influence qui s'impose, on nomme un des notables de la localité; il reste jusqu'au jour où on cesse d'être content de lui. Le chikh veille aux affaires du qçar, en fait respecter les coutumes au dedans, en sauvegarde les intérêts au dehors ; en guerre, il marche à la tête de ses concitoyens: pour toute résolution importante, l'assemblée, *anfaliz*, se réunit et décide. Le degré de pouvoir des chikhs est très variable : les uns, par leurs qualités personnelles ou la puissance de leurs familles, possèdent une grande autorité; d'autres, dépourvus de ces avantages, sont peu de chose de plus que leurs concitoyens. Dans certaines localités, il existe une sorte de maison commune, souvent distinguée par une tour; appartenant à l'ensemble des habitants, elle est successivement prêtée à chaque chikh. D'ordinaire, il ne l'occupe pas; il y reçoit les hôtes de distinction et les députés des tribus étrangères. A Agadir, on a fait une maison semblable de l'ancienne demeure de l'Azdifi, connue sous le nom de Dar ez Zenâgi. Point de famille ni d'homme prépondérants dans ce qçar : on y a pris pour chikh l'habitant le plus riche du lieu, un nommé El Touhami. C'est un Hartâni. Tisint est le seul endroit où j'aie vu le titre de chikh porté par des Haratîn, partout ailleurs on ne le donnait qu'à des Chellaha.

En aucun des qçars que j'ai visités, je n'ai trouvé de qanouns écrits. Dans tous ceux de ces contrées, des coutumes se transmettent par la tradition; un des devoirs du chikh est de les faire observer. Ces coutumes, les mêmes pour le fond, varient dans les détails à chaque localité. Elles se composent de peu de chose. Nous allons dire ce qui se passe; en général, en cas de contestation, de vol et de meurtre. Il faut savoir d'abord qu'il y a dans le sud un certain nombre de qadis : ce sont des hommes connus pour leur équité, ayant fait quelques études, soit dans le pays, soit au dehors, et appelés par la volonté des gens du voisinage à remplir les fonctions de juge. La plupart du temps, ils joignent à ce titre celui de marabout, mais ce n'est pas obligatoire⁹.

⁹ Les qadis de cette région sont les suivants. A Tisint : Hadj Hamed à Es Zaouïa, S. Mhind Abd el Kebir à Aït ou

Un homme a-t-il une contestation avec un de ses concitoyens ? il lui dit : allons devant le qadi de tel endroit. L'autre doit le suivre. Le qadi rend un arrêt. Si ce juge n'inspire pas confiance à la partie citée, elle a le droit, une fois arrivée devant lui, de le récuser en disant : Votre justice ne me convient pas; envoyez-moi à un autre.

Cette volonté est exécutée : on désigne un qadi différent. Si un homme déclare ne se soumettre à aucun, s'il ne veut pas comparaître en justice, le plaignant s'adresse à *l'anfaliz*, lequel condamne le récalcitrant, quand il persiste dans son refus, à une forte amende. Ces qadis sont des gens ignorants, mais la plupart équitables et à l'abri de la corruption; ils jugent plutôt selon le bon sens que d'après les règles du droit musulman.

S'agit-il d'un vol ? Aussitôt qu'il est connu, le chikh fait crier dans le qçar qu'une amende de tant de réals punira l'individu chez qui on trouvera, à partir d'une date fixée, ou l'objet volé ou le voleur; l'amende est, en général, égale à quatre fois la valeur de la chose dérobée. Si rien n'a reparu dans le délai indiqué, l'objet est perdu à jamais, car il a été pris par un pauvre diable qui, fuyant avec, a quitté le pays, ou il est recélé chez un homme riche qui n'avouera ni ne rendra rien. On peut, à la demande de la victime, faire des perquisitions dans les maisons ; ce droit se paie cher : pour toute demeure qu'on a fouillée sans y trouver la chose volée, il est dû au propriétaire une indemnité variant entre 30 et 50 réals, indemnité à la charge du plaignant. Dans ce pays pauvre, où les vols ne s'exercent guère sur des objets de valeur, on hésite à employer ce moyen. Mais il y a des nuances. Si le volé est un malheureux, il ne reverra jamais ce qu'on lui a ravi. Si c'est un homme puissant et audacieux, il fera ses perquisitions lui-même et, s'il trouve son bien, il le reprendra le fusil à la main, à la tête de ses parents et de ses amis. Dans le cas rare où l'on découvre un voleur par les moyens réguliers, il est condamné d'abord à rendre ce qu'il a dérobé, puis à une peine qui est déterminée par *l'anfaliz*; cette peine peut être soit très légère, telle qu'une amende insignifiante, soit très rigoureuse, telle que le bannissement; c'est selon la qualité du voleur, selon qu'il est soutenu, ou dépourvu de protections. S'il est serviteur ou client d'un homme considérable, s'il a des amis, il ne sera presque pas puni, peut-être point du tout ; si c'est un misérable sans appui, on lui prendra le peu qu'il a et on le jettera nu à la porte du qçar.

Il faut faire la même distinction en cas de meurtre. Si un homme riche, audacieux, redouté, tue un malheureux, il se bornera à payer le prix du sang, somme minime qui varie suivant les endroits ; s'il est très puissant, il ne le paiera même pas : qui oserait le lui réclamer ? Ces sortes de meurtres sont fréquents. Les autres sont rares : ils entraînent toujours les résultats les plus graves. Un homme tue-t-il son égal, les parents du mort le vengent aussitôt. L'honneur leur défend aucun accommodement : ils courent sus au meurtrier ; celui-ci, de son côté, est soutenu par les siens : la guerre s'allume entre les deux familles ; elle gagne bientôt tout le qçar. Quand ces luttes intestines ont duré un certain temps, il se trouve quelquefois un homme assez sage et assez influent pour faire entendre des paroles de conciliation et être écouté ; ou bien la crainte que des voisins ne profitent de cet état produit un rapprochement. Trop souvent une des factions appelle l'étranger à son aide ; l'étranger, c'est le nomade; alors la ruine est inévitable : aussitôt introduits dans la cité, les nomades attaquent sans différence les deux partis, font un massacre général, pillent tout, détruisent les maisons et s'en vont chargés de butin, lorsque le qçar est un monceau de ruines. Les habitants de Tisint ont eu la sagesse de ne jamais les mêler aux querelles, peu nombreuses d'ailleurs, qu'ils ont eues entre eux. Il n'en a pas été de même à Tatta : on y voit les vestiges de dix

Iran, S. El Adnani à Agadir. A Trit, Ould S. Tib. À Qaçba el Djoua, S. Hamed Abou Zeiz. À Tatta : S. Hamed, S. El Hanafi, S. El Madani à Aït Haseïn, S. Mohammed d Aït Ouzeggar à Adia. À Mrimima, S. Abd Allah. A Tamessoult, S. Abd er Rahman. Pour la tribu des Ida ou Blal, deux qadis Tajakant l'un et l'autre ; ce sont deux frères : S. Mouloud, résidant à Tatta, et S. Ahmed Digna, habitant d'ordinaire Tindouf.

villages ruinés à diverses époques par les Ida ou Blal qui, dans la plupart, avaient été appelés en alliés pendant des guerres civiles.

Chez les nomades, les choses se passent à peu près comme dans les populations sédentaires: là, plus qu'ailleurs, la loi du plus fort est seule respectée. Entre eux ne s'élèvent point ces mille contestations auxquelles les achats, les ventes, les voisinages de propriétés, donnent naissance parmi les habitants des oasis. Par contre, les vols et les meurtres sont plus fréquents.

Si, dans les qçars et dans les tribus errantes, des coutumes protègent plus ou moins chaque individu contre ses concitoyens, rien nulle part ne sauvegarde l'étranger ; tout est permis contre lui. On peut le voler, le piller, le tuer: nul ne prendra sa défense ; s'il résiste, chacun lui tombera sus. Tout commerce, toutes relations, seraient impossibles si un usage spécial ne remédiait à cet état. Cet usage, de la plus haute antiquité, qui existe presque partout au Maroc, est ce que les anciens Arabes appelaient *djira*¹⁰ et ce qu'on nomme ici *debiha*. La *debiha* est l'acte par lequel on se place sous la protection perpétuelle d'un homme ou d'une tribu. C'est une *anaïa* prolongée. Prenons un exemple : un étranger entre dans un qçar ou dans un campement de nomades: il y est arrivé avec un individu de la localité ou de la tribu, qui l'a accompagné comme zétat, après lui avoir accordé son *anaïa*, aussi appelée *mezrag*¹¹. Si l'étranger ne fait que passer, cette protection suffit pour sa sûreté ; s'il veut séjourner, elle cesse d'être valable : l'*anaïa* ou *mezrag* est une garantie temporaire, créée spécialement pour les voyageurs ; celui qui veut résider quelque temps, ne serait-ce qu'un mois, doit s'en assurer une autre. Il demande, à titre perpétuel, la protection d'un personnage de la tribu: cela s'appelle « sacrifier sur lui », *debeh alih*. Cette expression a pour origine l'ancien usage, qui n'est suivi aujourd'hui qu'en circonstances graves, d'immoler un mouton sur le seuil de l'homme à qui l'on demande son patronage. Si, comme il arrive d'habitude, la personne à qui on s'adresse l'accorde, on fait venir un marabout, et il écrit, séance tenante, un acte certifiant que le nommé un tel a sacrifié sur tel individu de telle tribu et qu'il est actuellement sous sa protection. Voici les termes dans lesquels se rédigent ces pièces. Je prends pour exemple une de mes *debihas* sur les Ida ou Blal. « Par la volonté de Dieu, le rabbin Iosef el Djezîri sacrifie sur Haïmed ben Haïoun el Arzallaoui, afin que celui-ci le protège contre ses frères les Mekrez ; ayant reçu du Juif le prix de la *debiha*, il devient responsable envers lui de tous les dommages qui lui seraient faits par les Mekrez ; il les prend à sa charge et lui restituera ce qu'on lui enlèverait. De son côté, le Juif s'engage à payer à Haïmed ben Haioun dix coudées de cotonnade chaque année. Ces conditions ont été acceptées par les deux parties. Écrit en leur présence, le 26 moharrem 1301. Le serviteur du Dieu très haut, Hamed ben Mohammed El Haddad el Amrani. » Cette protection se paie d'ordinaire, on le voit, d'une légère redevance annuelle; seuls quelques grands seigneurs se font un point d'honneur de ne rien demander. Il ressort de la teneur de l'acte qu'une fois cette démarche faite, on n'a rien à craindre des concitoyens de son patron ; on peut circuler sans péril parmi eux : s'attaquer à vous serait s'attaquer à lui-même ; toutes les lois qui le sauvegardent vous sauvegardent aussi : on est entré sous leur protection par le fait de la *debiha* ; elle incorpore, en quelque sorte, à la tribu. Comme, à côté des coutumes, il y a la loi du plus fort, et que celle-ci l'emporte souvent, on a soin de prendre pour patron un homme considérable, d'une famille puissante, et surtout d'un caractère fier et intrépide, qui ne soit pas d'humeur à permettre

¹⁰ Voir : Caussin de PercenI. *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme, pendant l'époque de Mahomet et jusqu'à la réduction de toutes les tribus sous la loi musulmane.*

¹¹ *Mesrag* signifie « lance ». Dans les tribus unies et compactes, celui qui a donné son *anaïa* n'accompagne pas lui-même; il fait conduire par un enfant, ou se contente de remettre au protégé un objet connu comme sien, dont la présence prouve qu'on est sous sa sauvegarde. Autrefois on donnait sa lance à celui à qui on accordait son *anaïa*. Les deux mots sont ainsi devenus synonymes.

qu'on lèse ses clients. Il faut choisir aussi un homme loyal, car si la debiha assure contre les concitoyens du protecteur, elle ne garantit pas contre lui. Il est rare qu'un patron trahisse son client ; celui qui le fait devient l'objet du mépris général, et ses frères mêmes ne le soutiendraient pas. Dans toute tribu ou localité où on veut séjourner un certain temps, dans celles où on désire soit acheter des biens soit établir des dépôts de marchandises, il faut faire une debiha : les négociants possesseurs d'un commerce étendu en font un très grand nombre. Dans les tribus nomades, on prend pour protecteurs les chefs des principales familles ; dans les qçars, l'usage est de s'adresser au chikh. Les actes de debiha font partie des héritages : les fils des patrons et ceux des clients restent liés entre eux par les engagements qui unissaient leurs pères. Deux choses seules peuvent annuler une debiha : la cessation du paiement de la redevance par le client, ou la trahison du patron.

Telle qu'elle existe entre particuliers, la debiha existe entre tribus. Pour se mettre sous la protection d'une tribu, il y a deux moyens : sacrifier sur un de ses membres, ou sur la tribu entière : chaque individu étant solidaire de ses frères, les deux actes ont un résultat identique. D'ordinaire, les particuliers et les petits groupes, tels que les qçars isolés, se mettent sous la protection d'un seul personnage ; au contraire, les districts, les grandes fractions font les debihas sur les tribus entières. Ainsi, le district de Tisint est vassal de l'ensemble des Ida ou Blal, tandis qu'à Tatta chaque qçar isolément a pour patron¹² un membre de cette tribu; la tribu des Aït Jellal s'est déclarée cliente de la masse des Ida ou Blal et ceux-ci, à leur tour, se sont constitués tributaires de l'ensemble des Berâber. Ces liens, encore que nous nous servions parfois des mots de suzeraineté et de vasselage pour les désigner, n'impliquent, nous le répétons~ aucune immixtion dans les affaires, aucune suprématie. Les actes de debiha ne font que garantir, dans l'étendue de la tribu qui patronne, la sûreté des membres de la tribu cliente. Les Aït Jellal étant vassaux des Ida ou Blal, ceux-ci devront respecter en tous lieux les personnes et les biens des premiers, qui pourront voyager en sécurité sur leurs terres. Les Ida ou Blal, grâce à leur debiha sur les Berâber, pourront circuler sans péril dans les régions habitées par ces derniers. Si, par erreur, des marchandises de tribus clientes sont pillées par les patrons, ou réciproquement, on devra rendre ce qui a été pris, dès qu'on apercevra la faute commise. Ce sont surtout d'une part les populations commerçantes dont les caravanes ont à traverser les territoires ou à craindre les rezzous de tribus étrangères, de l'autre les districts faibles enclavés dans les contrées parcourues par des voisins puissants, qui ont besoin de ces debihas. La garantie qu'elles procurent se paie par une redevance annuelle, plus ou moins forte suivant l'importance de la fraction cliente et l'étendue de ses relations avec ses patrons. Certaines tribus, comme certains individus, ont à la fois plusieurs suzerains différents.

Les debihas rendent possibles le commerce et les voyages ; elles les rendraient faciles et leur enlèveraient tout risque si elles étaient respectées. Souvent elles ne le sont pas : entre particuliers, on les viole rarement ; entre tribus, on a moins de scrupules. Voici les cas d'infraction les plus fréquents. Le client d'un particulier peut être tué ou pillé par des concitoyens de son patron. Si les meurtriers ou les ravisseurs ont agi par ignorance, s'ils témoignent leurs regrets et proposent de payer le prix du sang et de rendre ce qu'ils ont pris, on accepte généralement ces offres, et les choses en restent là. Mais, dans un pays où tout le monde se connaît par son nom, il est rare qu'on puisse alléguer l'ignorance. On a presque toujours agi en connaissance de cause. L'agression constitue donc un outrage personnel au patron de la victime ; son honneur est engagé à en tirer sans retard une vengeance éclatante. Il réunit tous ses parents,

¹² Nous exprimerons la plupart du temps les rapports résultant de l'acte de la debiha soit par les mots de vassal et de suzerain, soit par ceux de client et de patron ; nous emploierons aussi quelquefois le mot de tributaire.

ce qui peut s'étendre loin, et les prie de l'aider dans ses représailles ; s'il est puissant, il entraîne à sa suite une grande partie de la tribu. Au premier jour, il attaque et tue ceux qui l'ont outragé. Ces nouveaux morts demandent vengeance à leur tour : riches ou pauvres, considérés ou non, leurs proches, la fraction à laquelle ils appartiennent, ne peuvent sans honte laisser leur meurtre impuni. On prend les armes : une guerre civile éclate ; la tribu entière ne tarde pas à y prendre part. Ces guerres, courtes dans les qçars, durent des années parmi les nomades, et s'allument surtout chez eux. Nous avons choisi le cas d'un notable ayant à se venger de gens moins puissants. Si le patron offensé était assez fort pour réunir autour de lui presque toute la tribu, il châtierait de même les auteurs de l'attentat, mais les parents de ces derniers n'oseraient entrer en lutte contre lui; ils se borneraient à demander une indemnité, qu'on leur accorderait sans doute, ou bien ils temporiseraient, épiant l'occasion de laver leur honneur en faisant tomber dans un guet-apens leur ennemi ou l'un des siens ; le jour venu, ils feraient le coup, et émigreraient, de peur des représailles. Un troisième cas se présente, le plus fréquent: on peut s'être attaqué au client d'un homme faible. Si la fraction de ce dernier est très unie, si les auteurs de l'agression en sont mal vus, elle considère l'insulte comme sienne et tout entière embrasse sa cause : on rentre dans le premier cas. Si au contraire son groupe est divisé, si ceux dont il se plaint y ont des amis, peu de gens se lèveront à sa voix. S'il a affaire à aussi faible que lui, il pourra se venger; si son adversaire est puissant, ou bien il se résignera à boire sa honte, ou bien, s'il est homme de coeur, il assassinera par surprise son ennemi ou quelqu'un de sa famille, et prendra la fuite. Tels sont les faits qui se produisent lorsqu'un particulier est lésé par son concitoyen dans la personne d'un client ; que ce client soit individu, groupe ou qçar, les choses se passent de même. Les suzerains, à moins d'être dans l'impossibilité de le faire, tirent une vengeance sanglante de l'attentat commis contre un de leurs vassaux. Il y va de leur honneur. Pour ce motif, des groupes importants, des qçars, aiment mieux se mettre sous la protection d'un seul individu que sous celle de toute une tribu.

Ceux qui ont pour patronne une tribu sont moins bien protégés. Des hommes, des troupes, ont-ils lésé des gens d'un groupe vassal du leur ? L'action est blâmable. Le devoir de l'assemblée de la tribu suzeraine est de faire rendre justice aux clients offensés. Mais là nul n'a d'intérêt personnel, nul ne prend la chose à coeur ; au contraire. Quel est le fait, dont on se plaint ? un rezzou a enlevé une caravane et quelques hommes ont pillé un voyageur isolé ? Dans l'assemblée siègent plusieurs membres du rezzou en question; il leur coûte de rendre gorge, surtout si le convoi était richement chargé ; ceux qui n'ont point participé au profit sentent que le lendemain pareille chose pourra leur arriver, et craignent de demander à leurs concitoyens des comptes qu'à leur tour ils seront heureux de ne pas rendre; enfin la prise d'une belle proie est un succès qui flatte l'amour-propre de toute la tribu. Quand la fraction plaignante est puissante, qu'on a des représailles graves à craindre, il faut s'exécuter ; mais on traîne les choses en longueur, on cherche mille prétextes pour restituer moins qu'on n'a pris, on donne aussi peu que possible. Si la tribu lésée est faible, éloignée, qu'on n'ait pas de vengeance à redouter, l'on ne rend qu'au bout de longtemps, et presque rien. Aussi les gens de fractions clientes, en voyage sur le territoire de leurs patrons, se font souvent accompagner, par précaution, de l'un d'eux comme zetât. Lorsque, de deux tribus unies par un acte de debiha¹³, l'une met trop de mauvaise volonté à remplir ses engagements, le pacte se rompt et une guerre s'ensuit. Elle peut avoir lieu entre sédentaires et nomades, ou entre nomades. Dans le premier cas, les nomades se réunissent en masse, marchent sur les qçars, les assiègent et dévastent les jardins. A moins que les habitants n'appellent d'autres

¹³ Souvent c'est la tribu vassale qui lèse les suzerains. Ceux-ci s'empressent de réclamer. Les choses se passent toujours de même manière; on ne cède qu'à la crainte.

nomades à leur secours, ils sont obligés, s'ils ne veulent voir détruire leurs cités, de demander grâce et d'acheter la paix par une rançon. Entre nomades, la guerre est différente : guerre peu active, toute de surprises ; rarement il y a de vrais engagements, on se borne à des razzias mutuelles ; on tâche de tomber à l'improviste sur les tentes, sur les troupeaux de ses adversaires, cherchant le butin et non le combat. Ces guerres-là durent souvent pendant plusieurs générations.

Lorsque, dans un qçar ou une tribu, on vole, on pille ou on tue des membres d'une fraction limitrophe, et qu'on refuse tout dédommagement, la guerre en résulte ; cela ne peut être lorsque les lésés appartiennent à des tribus lointaines. Entre groupes éloignés, un usage est universel : celui des représailles. Prenons des exemples. Un individu du qçaf d'Imi n Tels a été tué par des hommes d'Agadir Tisint. Le premier habitant d'Agadir qui tombera entre les mains des gens d'Imi n Tels sera mis à mort. Un Zenâgi, étant à Agadir Tisint, a été dupé dans un marché par un nomme du qçar, et l'anfaliz a refusé de lui rendre justice. Le premier individu d'Agadir qui entrera sur le territoire des Zenâga sera arrêté ; on ne le laissera partir qu'après qu'il aura donné une somme égale à celle dont ses compatriotes ont fait tort au Zenâgi : s'il ne l'a pas avec lui, il devra la faire chercher, et restera prisonnier jusqu'à paiement complet. Ainsi du reste. C'est la loi du talion : chacun reprend, dès que l'occasion s'en présente, ce dont il a été frustré. D'après cette coutume, l'Azdifi ordonnait de me mettre en prison comme sujet du sultan, parce que des hommes de sa tribu étaient incarcérés à Merrakech.

Les habitants de Tisint et tous les sédentaires de la région emploient la langue tamazirt. La plupart d'entre eux possèdent, par suite de leurs rapports avec les nomades voisins, une teinture d'arabe. Les femmes et les enfants ne connaissent que le tamazirt. Les hommes apprennent l'arabe à mesure qu'ils grandissent ; ils le savent plus ou moins : les pauvres, sans cesse occupés de travaux manuels, peu ; les riches, davantage, grâce au commerce et aux affaires quotidiennes avec les nomades. Les principaux citoyens le parlent couramment. Pour ce motif, le tamazirt en usage est moins pur qu'il n'était à Tazenakht et chez les Zenâga ; des mots arabes s'y sont introduits, surtout dans la conversation des hommes ; les femmes ont mieux conservé les anciennes expressions. Si les populations sédentaires des oasis ont pour idiome le tamazirt, toutes les tribus nomades du sud du Bani, Oulad Iahia, Ida ou Blal, Aït ou Mrîbet, parlent l'arabe. Femmes et enfants n'usent que de cette langue. Parmi les hommes, beaucoup n'en savent point d'autre ; ceux-là seuls que de fréquentes affaires appellent dans les qçars apprennent à la longue un peu de tamazirt ; ils mettent de l'amour-propre à ne s'en servir que quand leur interlocuteur ne comprend pas l'arabe, lorsque c'est une femme, par exemple. Les familles d'Oulad Iahia qui habitent le Zgid et les bords du Dra, celles d'Ida ou Blal qui ont des domiciles à Tatta et celles d'Ait ou Mrîbet fixées à Aqqa et à Tizounin, font exception à cette règle. Ces familles, isolées, en contact journalier avec les Imaziren, ont appris leur langue, bien qu'elles se servent entre elles de l'arabe.

Nous nous sommes occupés à plusieurs reprises de la langue, des usages, des coutumes des Marocains ; nous n'avons pas dit un mot de leur caractère : c'est qu'il nous paraît difficile d'être exact sur ce sujet. Quelles qualités, quels défauts attribuer à un ensemble de tant d'hommes, dont chacun est différent des autres et de soi-même ? S'efforce-t-on de démêler des traits généraux ? Lorsqu'on en croit reconnaître, une foule d'exemples contradictoires surgissent, et, si l'on veut rester vrai, il faut se restreindre à des caractères peu nombreux, ou dire des choses si générales qu'elles s'appliquent non seulement à un peuple, mais à une grande partie du genre humain. Partout même mélange de qualités et de défauts, avec les modifications qu'apportent la civilisation ou la barbarie, la richesse ou la pauvreté, la liberté ou la servitude. Il me paraît difficile de reconnaître aujourd'hui à ceux qu'Ibn Khaldoun appelle Berâber le bouquet de vertus

dont il les orne. Si une chose peut donner l'idée du caractère des Marocains, ce sont les ouvrages où a été décrit celui des Kabiles ou d'autres populations imaziren de l'Algérie. Une longue expérience, des études approfondies, ont donné à des hommes éminents le droit de traiter avec autorité un tel sujet. On ne saurait l'avoir quand on a, comme moi, passé une seule année dans un pays. Aussi n'entreprendrai-je point de dire ce que sont et ne sont pas les Marocains ; je me bornerai à signaler quelques traits isolés qui m'ont frappé et que j'ai retrouvés en beaucoup de lieux ou remarqué dans certains groupes. Je le ferai en déclarant que « je n'ay rien à dire entièrement, simplement, et solidement, sans confusion et sans mélange, ny en un mot ». Presque partout règnent une cupidité extrême et, comme compagnons, le vol et le mensonge sous toutes leurs formes. En général, le brigandage, l'attaque à main armée, sont considérés comme des actions honorables. Les moeurs sont dissolues. La condition de la femme est au Maroc ce qu'elle est en Algérie. D'ordinaire peu attachés à leurs épouses, les Marocains ont un grand amour pour leurs enfants. La plus belle qualité qu'ils montrent est le dévouement à leurs amis : ils le poussent aux dernières limites. Ce noble sentiment fait faire chaque jour les plus belles actions. En blad es siba, pas un homme qui n'ait bien des fois risqué sa vie pour des compagnons, pour des hôtes de quelques heures. La générosité, se traduisant surtout par l'hospitalité, n'est l'apanage particulier d'aucun groupe : les nomades ont l'habitude de taxer les Chellaha d'avarice ; ces derniers accusent les Haratîn du même vice. Je ne me suis point aperçu qu'il y ait entre eux de distinction profonde à ce sujet. Partout également, m'a-t-il semblé, il y a des avarés et des hommes généreux ; d'ordinaire, dans les contrées riches on reçoit avec libéralité les étrangers, dans les localités pauvres on ne leur donne rien ; dans tel qçar, qu'il se présente cent voyageurs en même temps à la mosquée, on apportera à manger pour tous, dans tel autre on n'offrira pas l'hospitalité à un seul. De même chez les nomades. Les Marocains ont, comme tous les hommes, plus ou moins d'amour-propre ; chez les Arabes du sud, ce sentiment est très développé et se change souvent en une noble fierté ; chez les Haratîn, il prend volontiers la forme d'une vanité puérile ; les Chellaha l'ont moins. Inutile de dire que ces populations, qui passent leur existence les armes à la main, sont braves. Inutile de dire qu'elles sont attachées à leur indépendance : la plupart l'ont conquise et la défendent chaque jour au péril de leur vie, soit contre le sultan, soit contre leurs voisins ; les tribus du blad el makhzen elles-mêmes ne font que se révolter. Je n'ai pu juger avec mes yeux de la valeur guerrière des divers habitants du Maroc ; il est admis dans le pays que les peuplades les plus braves et les plus aguerries sont les grandes tribus nomades du sud et de l'est du Grand Atlas : Berâber, Aït Seddrât, Ida ou Blal, Oulad Iahia, Aït ou Mrîbet d'une part ; Doui Mnia, Oulad el Hadj de l'autre. Après eux, très braves aussi, viennent les montagnards, les Chellaha du Massif Atlantique et les Qebail du Rif. Les populations de plaine, cantonnées dans les basses vallées des fleuves et sur les bords de l'Océan, forment une troisième classe regardée comme au-dessous des précédentes en courage. Les moins estimés de tous sont les Haratîn. Les Marocains sont prompts à verser le sang et ne font aucun cas de la vie des autres ; je n'ai vu ni entendu citer d'exemple de cruauté de leur part. En général, Chellaha et Haratîn sont laborieux : adonnés à l'agriculture, ils semblent, les seconds surtout, industriels en ce qui la concerne. Ils n'ont pas l'esprit vif de certains Arabes, tels que les Ida ou Blal et les Oulad Iahia : ceux-ci, malgré leur ignorance, ont une intelligence remarquable, sont curieux et comprennent vite. Ces Arabes ont des façons distinguées et de la politesse, tandis que les Imaziren sont la plupart grossiers. En revanche, on trouve parfois dans ceux-ci une certaine bonhomie, rare chez les premiers. Le Maroc, à l'exception des villes et de quelques districts isolés, est très ignorant. Presque partout, on est superstitieux et on accorde un respect et une confiance sans bornes à des marabouts locaux dont l'influence s'étend à une distance variable. Nulle part, sauf dans les villes et districts exceptés plus haut, on ne remplit d'une manière

habituelle les devoirs religieux, même en ce qui concerne les pratiques extérieures. Il y a des mosquées dans tout ççar, village ou douar important; elles sont plus fréquentées par les voyageurs pauvres, à qui elles servent d'abri, que par les habitants.

Avant de quitter Tisint, disons qu'auprès des cinq ççars actuels, s'en trouvent quatre autres ruinés, trois au sommet du Djebel Taïmzouf et un à l'extrémité sud de Foum Tisint, traversé par le chemin. On ne sait de quelle époque date leur destruction ; de mémoire d'homme on les a vus ce qu'ils sont aujourd'hui; leur fondation est attribuée aux Chrétiens.

2°. - DE TISINT A TATTA.

Comptant revenir plus tard à Tisint, je ne désirai pas m'y arrêter cette fois; dès mon arrivée, je voulus partir pour Tatta. Deux zetats Ida ou Blal, escorte suffisante, furent bientôt trouvés ; mais un contretemps se présenta: un rezzou de 400 Berâber était signalé depuis quelques jours aux environs, on jugea imprudent se mettre en route tant que ses intentions ne seraient pas connues. Le 16, il tomba sur la partie occidentale des jardins de Tisint, les pilla et enleva des travailleurs. Son but était atteint ; il ne lui restait qu'à battre en retraite pour sauver son butin. Je pouvais partir.

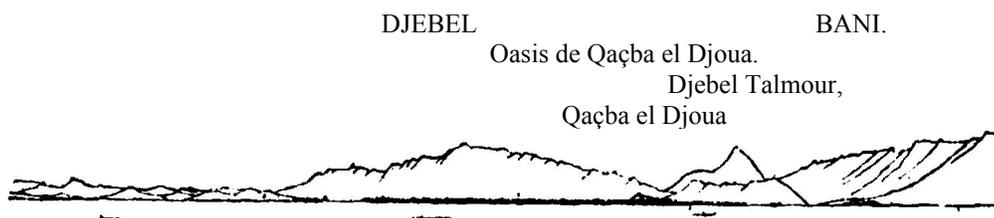
Pendant ce court séjour, je fis plusieurs connaissances. Aussitôt le bruit de mon arrivée répandu, tous les hadjs, familiers avec les choses et les gens des pays lointains, voulurent me voir. Une fois de plus, je reconnus les excellents effets du pèlerinage. Pour le seul fait que je venais d'Algérie, où ils avaient été bien reçus, tous me firent le meilleur accueil ; plusieurs, je le sus depuis, se doutèrent que j'étais Chrétien; ils n'en dirent mot, comprenant mieux que moi peut-être les dangers où leurs discours pourraient me jeter. L'un d'entre eux, le Hadj Bou Rhim ould Bou Rzaq, devint dans la suite pour moi un véritable ami, me rendit les services les plus signalés et me sauva des plus grands périls.

16 novembre.

Parti à midi d'Agadir, avec deux Ida ou Blal, j'arrivai à 3 heures et demie à Qaçba el Djoua, petite oasis où l'on devait passer la nuit. De Tisint à Tatta, on suit constamment le pied des monts Bani. Cette chaîne est un mouvement de terrain fort curieux et l'un des plus importants du Sahara Marocain. S'élevant de 200 à 300 mètres au-dessus du sol environnant, d'un à deux kilomètres de largeur à la base, sans aucune largeur au sommet, elle forme une lame rocheuse, un tranchant, émergeant de terre au seuil du désert. Nul contrefort, nulle chaîne, ne se rattache à cette digue isolée dans le Sahara. Elle est orientée de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest, comme le cours inférieur du Dra et comme les chaînes de l'Atlas. La longueur en est grande : elle est traversée, dit-on, par le Dra au-dessous de Tamegrout et se développe, toujours semblable, gardant même composition, même forme et même hauteur, jusqu'au bord de l'Océan, où elle expire au sud du groupe de villages appelé Ouad Noun. Un certain nombre de khenegs la percent, étroites brèches par où s'écoulaient vers le Dra les eaux du Petit Atlas. Chacun de ces passages est le point de réunion de quatre ou cinq rivières, et comme l'orifice d'un entonnoir. Les eaux se trouvant assemblées en ces points, il s'est créé à chacun d'eux une oasis. Les grandes oasis qui se voient entre le Sous, le Dra et l'Atlantique ont toutes cette origine ; toutes, Zgid, Tisint, Tatta, Aqqa, Tizgi el Haratîn, Icht sont à la bouche d'un kheneg du Bani. Le Bani est en roche, sans terre ni végétation : grès calciné, comme les monts de Tazenakht, il présente une écaille noire et brillante sur toute la surface de ses flancs. Ceux-ci sont en pente douce au pied, très raide vers le

sommet. En maints endroits du Bani existent des minerais : cuivre, zinc, argent, or vers l'occident. Au nord de cette muraille s'élèvent les pentes du Petit Atlas ; commençant à son pied, à l'ouest, elles sont séparées d'elle par la Feïja, dans la portion orientale. Au sud, plus une montagne, la plaine à perte de vue. Tel est le Bani, la dernière chaîne avant le Grand Désert ; parallèle au Grand et au Petit Atlas, il est comme le ruban d'écume qui borde la plage en avant de ces deux vagues monstrueuses. Je suivrai cette chaîne remarquable jusqu'à Tatta, tantôt en longeant le pied, tantôt m'en tenant à peu de distance, marchant dans la Feïja d'abord, sur les premières pentes du Petit Atlas ensuite. Le chemin est facile : terrain sablonneux dans la Feïja, pierreux ailleurs, nu en cette saison, couvert de plantes basses les hivers pluvieux; comme arbres, des gommiers de 2 à 3 mètres, d'autant plus nombreux qu'on se rapproché du lit de quelque ruisseau ou qu'on s'éloigne du Bani, au pied duquel le sol, tout de roche, ne leur permet pas de pousser. Point de gibier dans ces régions stériles, si ce n'est des mouflons; eux seuls vivent dans les vastes solitudes du Petit Atlas et sur les rocs du Bani. Au sud de celui-ci, dans la plaine, courent de nombreuses gazelles.

Depuis le kheneg de Tisint jusqu'à Qaçba el Djoua, je n'ai cessé de suivre l'Ouad Qaçba el Djoua. A hauteur d'Aqqa Aït Sidi, il a 12 ou 15 mètres d'eau, dans un lit de pierre de largeur double, que bordent deux parois rocheuses et escarpées élevées de 20 à 30 mètres. Deux kilomètres plus haut, l'eau courante disparaît ; il reste des flaques plus ou moins longues, de distance en distance; lit de 50 mètres; le fond, parfois recouvert d'une légère couche de sable, est de roche blanche ainsi que les parois qui le bordent ; celles-ci n'ont plus que 15 à 20 mètres de haut. Peu après, elles s'abaissent encore et se changent en talus de sable de 10 à 15 mètres, formant de chaque côté une ligne de dunes irrégulières appelées Idroumen. A partir de Trit, plus d'eau dans l'ouad : lit de galets au niveau de la Feïja. Dans l'oasis de Qaçba el Djoua, la rivière prend une largeur extrême, mais reste à sec; le lit, moitié sable, moitié gravier, se remplit de palmiers et, confondu avec le terrain qui l'entoure, cesse bientôt de se distinguer. Chemin faisant, j'ai traversé la petite oasis de Trit, bois de palmiers au milieu duquel s'élève un qçar d'environ 100 maisons, peuplé de Haratîn vassaux des Ida ou Blal. Trit se gouverne à part. De Tisint à Qaçba el Djoua, beaucoup de monde sur la route.



Felja, oasis de Qaçba el Djoua el Bani.
(Vue prise du chemin de Qaçba el Djoua à Aqqa Igiren.) Croquis de l'auteur.

17 novembre.

Séjour à Qaçba el Djoua. Qaçba el Djoua est un grand qçar, situé au milieu d'une belle oasis. Les constructions s'élèvent sur les premières pentes de la plus basse et la plus septentrionale de trois collines qui, se dressant près du Bani, sans s'y rattacher, forment un massif isolé au bord de la Feïja. L'Ouad Qaçba el Djoua, plein de dattiers et confondu avec le sol de l'oasis, contourne ce massif. A son entrée dans les plantations, il reçoit sur sa rive gauche l'Ouad

Triq Targant¹⁴, ainsi nommé parce que, pour gagner au nord-ouest le qçar de ce nom, on en remonte le cours un certain temps. Ici, les palmiers, moins serrés qu'à Tisint, ombragent des cultures. Le sol est sablonneux. Point d'eau courante; l'ouad est à sec, à moins qu'il ne pleuve. Une nappe d'eau existe sous le sol, à peu de profondeur; une multitude de puits sont creusés dans l'oasis; par eux la Qaçba s'alimente et irrigue ses plantations. L'arrosage des palmiers est inutile les années de pluie: que l'eau coule dans l'ouad durant vingt-quatre heures, c'est assez pour inonder l'oasis, assez pour que la terre soit fécondée, assez pour que la récolte de grains et de dattes soit assurée. Mais il ne pleut pas tous les ans; en voici sept que ce bonheur n'est arrivé: sept années de sécheresse viennent de passer sur la partie occidentale du bassin du Dra. Le pays s'en est senti et est fort appauvri. L'orge est hors de prix; il n'y a presque plus de bétail : la misère est générale. Un ciel nuageux et un peu de pluie ayant signalé le commencement de ce mois, l'allégresse fut universelle ; on employa les dernières économies à acheter des grains, et chacun se mit à labourer avec acharnement. Tous déploient ici une activité fiévreuse; pas un homme de la Qaçba qui ne soit au travail ; on voit de toutes parts des gens conduisant leurs charrues entre les palmiers, traînées par des vaches, des chevaux, des mulets, des ânes et, faute de mieux, des femmes : les bêtes de somme et de trait sont rares dans les qçars et le moment des semailles va passer ! Qaçba el Djoua est vaste, prospère, et bien construite, partie en pisé, partie en pierre. Les habitants, Chellaha, contrastent, par leur blancheur, avec les noirs possesseurs des oasis voisines ; exception remarquable, ils ne reconnaissent point de suzerain, n'ont de debiha sur personne. Beaucoup d'entre eux sont chérifs, la plupart sont riches. Ils forment 400 fusils. Leur langue habituelle est le tamazirt, presque tous savent aussi l'arabe. Fraction des Aït Semmeg de la rive gauche du Sous, et depuis longtemps séparés de leur tribu mère, ils ont conservé de bons rapports avec elle, et en cas de guerre, malgré la distance, lui envoient et en reçoivent des secours. Ils sont en bonnes relations avec les Ida ou Blal ; beaucoup épousent des femmes de cette tribu. Qaçba el Djoua, est célèbre par l'abondance et la bonne qualité de ses dattes ; elle produit des bou feggouç, des djihel, des bou souaïr, des bou ittôb et surtout des bou sekri.

On distingue d'ici quatre petites oasis, situées de l'autre côté de la Feija ; chacune d'elles contient un qçar dont elle porte le nom. De ces qçars, Aqqa Iren, Tiskmoudin, Ida Oulstan, Serrina, le plus important est Aqqa Iren. On appelle les trois autres Qçour Beidin, à cause de la blancheur de leurs maisons. Tous sont peuplés de Chellaha et de Haratîn tributaires des Ida ou Blal.

18 novembre.

Départ à 6 heures du matin. Je continue à suivre le Bani. Bientôt la Feija finit et je passe dans une nouvelle région, sur les premières pentes du Petit Atlas, terrain pierreux, mais facile. Vers 10 heures, j'approche d'Aqqa Igiren : on voit d'une part cette petite oasis, de l'autre un kheneg dans le Bani, Kheneg et Teurfa. A cette brèche se trouvent une source et des dattiers, propriété des habitants d'Aqqa Igiren, mais point de maisons. Une rivière s'échappe par là vers le sud, l'Ouad Kheneg et Teurfa. Elle est formée de trois cours d'eau, l'Ouad Aqqa Izen, l'Ouad Tesatift et l'Ouad Aqqa Igiren : les deux premiers sont des ruisseaux et coulent dans le désert ; le troisième est une rivière importante; au-dessus d'Aqqa Igiren, qu'il traverse et où il reçoit un affluent, il prend le nom d'Ouad Targant et arrose plusieurs lieux habités.

¹⁴ On l'appelle aussi parfois, par abréviation, Ouad Targant.



Kheneg et Teurfa

(Vue prise du chemin de Qaçba el DJoua à Aqqa Igiren.) Croquis de l'auteur.



Aqqa Igiren. (Vue prise du chemin de Qaçba el Djoua)

Croquis de l'auteur.

Aqqa Igiren est une oasis peu étendue, avec deux petits qçars d'aspect misérable ; la moitié des constructions est en ruine et abandonnée; les maisons qui restent sont en pierre, mal bâties, n'ayant la plupart qu'un rez-de-chaussée, ce qui est le dernier signe de pauvreté dans le pays. Population de Chellaha et de Haratîn, tributaires des Ida ou Blal. Point d'eau courante ; plusieurs puits de bonne eau et une feggara auprès du qçar occidental.

Vers 3 heures, j'aperçois devant moi les palmiers de Tatta. Cette oasis n'est pas comme Tisint une forêt compacte ; elle se compose d'un grand nombre de groupes distincts, les uns au nord du Bani, les autres au sud : dans la première région, les qçars sont rapprochés et leurs plantations se touchent souvent ; dans la seconde, ils sont isolés et dispersés un par un dans la plaine. Celui où je vais, Tintazart, est de ces derniers. Pour l'atteindre, je commence à gravir le Bani : la montée est difficile: bientôt il faut mettre pied à terre ; je chemine péniblement au milieu des roches. A 3 heures 35 minutes, je parviens au sommet, arête effilée sans aucune largeur. Le coup d'oeil, vers le sud, est admirable. Une immense plaine s'étend à perte de vue: c'est le désert. Il se déroule, indéfiniment jaune et plat, jusqu'à un double ruban bleu que forment à l'horizon les coteaux de la rive gauche du Dra et le talus du Hamada. Comme des taches noires sur le sable, apparaissent divers qçars de Tatta; ils sont disséminés près du Bani, à quelque distance les uns des autres, chacun entouré de ses palmiers. Le col où je suis s'appelle Tizi n Tzger¹⁵. La descente est aussi lente que la montée. Au pied du Bani, je rencontre un sable dur sur lequel je marche jusqu'à Tintazart. J'y arrive à 5 heures et demie.

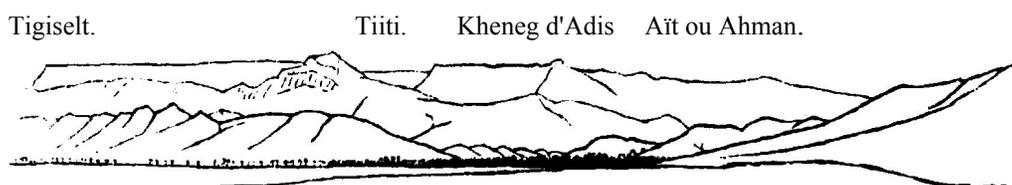
Personne sur la route, de toute la journée. Les cours d'eau que j'ai rencontrés étaient à sec ; ils avaient un lit semblable, à fond de gros galets, à berges de terre de 50 centimètres à 1 mètre de haut. Aucun d'eux n'a d'importance, excepté l'Ouad Aqqa Igiren. Celui-ci, dans l'oasis de ce nom, a 80 mètres de large et des berges à pic de 2 mètres. Le long du trajet, les gommiers sont assez nombreux, sauf sur les flancs du Bani. Dans la vallée de l'Asif Oudad, ils se mêlent, au bord du ruisseau, de quelques tamaris. Des touffes de melbina et de kemcha sèment le sol. Enfantées par les pluies récentes, de petites herbes sortent de toutes parts. Ce qu'on voit, chemin faisant, du Petit Atlas est tout roche, aussi bien les pentes prochaines, noires comme le Bani, que les crêtes éloignées, majestueux massifs d'un rouge sombre.

¹⁵ Tzger est le nom d'un arbrisseau.

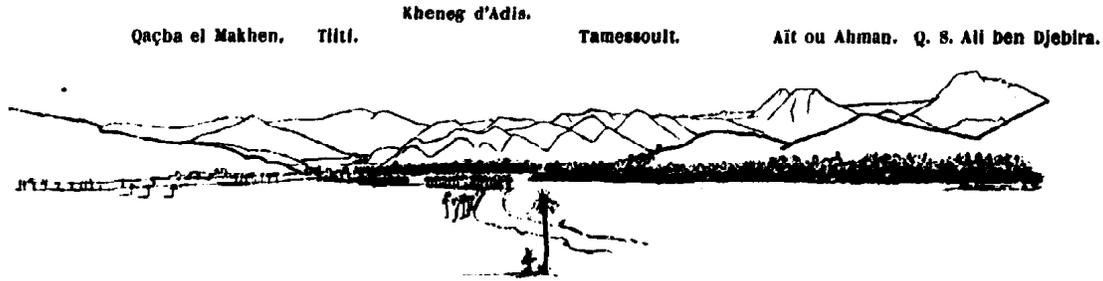
3°. - TATTA.

Tintazart est un des plus grands qçars de Tatta ; elle est bâtie sur l'extrémité d'une petite chaîne rocheuse de 15 à 20 mètres d'élévation, à flancs très escarpés. Cette chaîne fait partie de l'enchevêtrement d'arêtes de roche noire qui serpentent dans la plaine. Le point où est construite Tintazart s'appelle Irf Ouzelag, « la tête du serpent ». La localité se compose de trois parties : l'une, dominée par le donjon de la maison commune, forme le qçar actuel ; une seconde, plus petite de moitié, est ruinée: c'était le quartier de Chikh Hamed; la destruction, qui date de quelques années, est l'oeuvre des Mekrez, l'une des deux branches des Ida ou Blal, et fut cause d'une guerre longue et sanglante, à peine achevée, entre les Mekrez et l'autre moitié de la tribu, les Haïan, dont Chikh Hamed était client. Le troisième quartier, plus petit que les précédents et hors des murs, est le mellah. Les maisons sont, comme celles de Tisint, pierre à la base, pisé dans les parties supérieures ; elles sont uniformément couvertes en terrasse. Belles plantations de palmiers, arrosées de sources nombreuses. Toutes les eaux qui descendent du Bani et arrosent la plaine entre cette chaîne, Toug er Rih et Anrerif, aboutissent à Tintazart, El Qcïba et Anrerif et en fertilisent les terres. Dans les trois lieux, les jardins sont au sud des bâtiments ; au nord, on ne voit que le sable desséché de la plaine, l'areg. Tintazart est peuplée de Chellaha et de Haratîn ; les premiers dominant. Elle se gouverne à part, comme chacun des qçars de Tatta; comme eux, elle est tributaire des Ida ou Blal. L'administration y est confiée à un chikh élu par l'assemblée générale. Lors de mon arrivée, un jeune homme de dix-huit ans, Hamed ou Baqâder, remplissait ces fonctions. Pendant mon séjour, on eut sujet d'être mécontent de lui et on le remplaça par son cousin, El Hasenould Bihi, aussi jeune que lui. Leurs pères ont péri de mort violente: on voit peu de vieillards en ce pays. Le fait qui motiva ce changement fut le suivant: un Chleuh de Tintazart, nommé Abd Allah, avait depuis trois ans une affaire en litige avec des gens d'Aqqa Izenqad, autre qçar de Tatta. Ceux-ci lui réclamaient une somme d'argent qu'il refusait de rembourser : ils s'impatientèrent, vinrent au nombre de 17 fusils dans sa maison, le tuèrent, prirent ce qu'ils purent et s'en retournèrent. Cet événement se passait à l'époque où j'étais là. Hamed ou Baqâder n'avait rien fait pour prévenir le meurtre et n'essaya point de le punir : il se borna à de molles réclamations auprès de l'assemblée d'Aqqa Izenqad. Son manque d'énergie mécontenta : on lui enleva son titre, et on le donna à son cousin.

Tatta est la plus étendue des oasis situées entre le Dra et l'Atlantique. Elle se compose de deux parties. La première, au nord du Bani, comprend de nombreuses localités, échelonnées sur les rives de trois cours d'eau, les ouads Tatta, Toug er Rih et Adis.

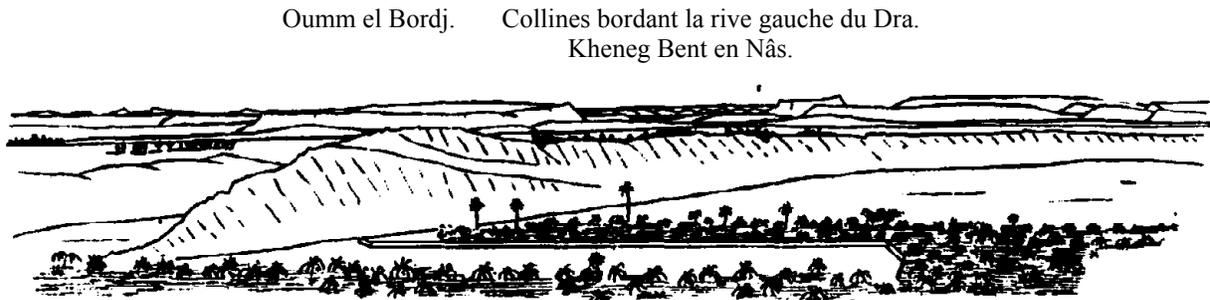


Kheneg d'Adis. (Vue prise de Tintazart.) Croquis de l'auteur.



Kheneg d'Adis et Ouad Toug er Rih. (Vue prise de Toug er Rih.) Croquis de l'auteur.

Ces rivières se rapprochent en arrivant au Bani, où le kheneg d'Adis donne passage à toutes trois et conduit dans la seconde région. Celle-ci est ce qu'on appelle *l'areg*, vaste plaine à sol sablonneux et dur, située au sud du Bani, semée, de distance en distance, de qçars isolés, les uns sur les bords des trois rivières, les autres arrosés par des sources; l'areg est moins peuplé que la portion supérieure : il compte 14 lieux habités, l'autre en possède 22.



Derniers palmiers de Tatta dans la direction du sud, areg, collines de la rive gauche de l'Ouad Dra.
(Vue prise de Tintazart.) Croquis de l'auteur.

Ces diverses localités ont une population identique, mélange de Haratîn et de Chellaha ; le dernier élément y domine. Elles sont sans lien entre elles et indépendantes. Chacune en particulier est tributaire des Ida ou Blal; les plus septentrionales ont une seconde debiha sur les Aït Jellal, tribu nomade cantonnée non loin de là, vers les pentes supérieures du Petit Atlas. Les principaux centres de Tatta sont Afra et Adis. L'un et l'autre se composent de deux qçars presque contigus. L'un et l'autre réunissent les deux causes d'importance d'un lieu, marché et zaouïa. La zaouïa d'Adis a peu de membres ; le chef en est S. Mohammed d Aït Ouzeggar. Celle d'Afra, plus considérable, appartient à la nombreuse famille des Ait Haseïn ; les religieux habitent Afra Fouqania, appelée aussi Aït Haseïn, où est enseveli S. Mohammed d Aït Haseïn, leur ancêtre; cette zaouïa jouit d'une grande vénération dans le pays. Une troisième existe à Tatta: celle de Djebaïr, fondée par Si Ali ben Djebira, dont la qoubba s'élève entre Adis et Toug et Rih. S. Ali ben Djebira descendait de S. Mohammed ech Chergi, de Bou el Djad ; sa postérité, fixée à Djebair, est un rameau de la famille dont Sidi Ben Daoud est le chef. L'un de ses rejetons, Ali Ben Hiba, ayant gagné une fortune considérable dans le commerce du Soudan, où il a fait un long séjour, a acquis par là une grande influence ; peu d'hommes ont autant de poids à Tatta et dans la tribu des Ida ou Blal. Enfin, une quatrième puissance religieuse, celle du marabout S. Mohammed Mouloud, a son siège à Tintazart. S. Mohammed Mouloud est étranger : son père fut S. El

Mokhtar bel Lamech, fondateur de Tindouf et chef de la tribu religieuse des Tajakant. A son lit de mort, S. El Mokhtar partagea entre ses enfants la zone où s'étendait son influence : les Ida ou Blal échurent à Mohammed Mouloud. Pour être près d'eux il s'établit à Tatta. Mais la tribu est des moins dévotes et ne lui donne ni travail ni profit. A-t-on un acte à dresser, quelque chose à écrire on s'adresse à lui ; une légère rémunération le gratifie. Là se bornent et ses fonctions et ses bénéfices. Encore lui préfère-t-on souvent son frère cadet, Ahmed Digna, qui réside à Tindouf.

Le commerce de Tatta, considérable naguère, quand y arrivaient les caravanes du Soudan, est presque nul aujourd'hui. On se borne à chercher à Merrakech les produits européens indispensables, à demander au Sous son huile, à exporter des dattes. Deux marchés, le Tlâta d'Alfra et le Khemîs d'Adis. J'ai été une fois à ce dernier : il se tient dans le kheneg d'Adis, sur la rive droite de l'Ouad Adis, en face de Tamessoult, à l'ombre des palmiers. De petites niches de pisé ou de pierre, adossées aux troncs, servent de boutiques aux marchands. Le jour où j'y fus, les produits en vente se réduisaient à peu de chose : des grains, du bétail, de l'huile, des légumes, des cotonnades blanches, beaucoup de khent, un peu de thé et de sucre ; il n'y avait ni allumettes, ni papier, ni aiguilles. Le marché était peu animé. On semblait y être venu plutôt par désir de distraction, afin de se voir et causer, que pour acheter.

Tatta a de nombreux dattiers; les bou feggouç dominant ; puis viennent les bou ittôb, les djihel, les hou souaïr et, plus rares, les bou sekri. Les arbres sont, comme à Qaçba el Djoua, assez espacés pour que grains et légumes se cultivent entre leurs intervalles. Les années de pluie, on sème de l'orge dans l'areg, au bord des rivières et dans le voisinage des palmiers, partout où l'on peut arroser.

Outre la population tamazirt, un certain nombre d'Ida ou Blal vivent à Tattâ, dans des qçars du sud. Des familles de la tribu habitent El Qcîba, Izerran, Toug er Rih. Les unes s'y sont établies paisiblement, la plupart y sont entrées de force à la faveur des divisions des habitants. Tel est le cas de Toug er Rih, lieu où ils sont le plus nombreux : au cours de querelles intestines, une des factions y demanda l'appui d'Ida ou Blal ; ceux-ci entrèrent, chassèrent une partie des habitants, s'emparèrent des meilleures maisons et des jardins et s'installèrent.

Plusieurs localités en ruine jonchent le sol de Tatta : Qaçba el Makhzen et Tiiggan Qedîm sont abandonnés depuis une époque dont la mémoire est perdue; cinq des qçars de Taldnount, de sept que comptait ce groupe, ont été, il y a trente ans, ruinés par les Ida ou Blal; des quartiers de Tintazart et d'Izerran viennent d'être détruits par la même tribu.

Ici comme à Tisint, le tamazirt est la langue générale; mais presque tous les hommes savent l'arabe.

Mon compagnon, le rabbin Mardochée, se trouvait à Tintazart au milieu de sa famille, entre un frère et une foule de parents. Il était juste de lui permettre de jouir de leur société. Je le laissai se reposer auprès des siens pendant que je faisais deux excursions, l'une au lit de l'Ouad Dra, l'autre à l'oasis d'Aqqa.

Pour le peu de temps que je devais rester à Tintazart, je n'avais pas besoin de faire de debiha sur aucune personne du qçar ; ayant à séjourner davantage sur le territoire des Ida ou Blal, il était indispensable de m'assurer de ce côté en me munissant de deux patrons parmi eux : en temps ordinaire un seul eût suffi ; mais la longue guerre qui les a divisés finit à peine ; les membres d'une fraction ne garantissent pas encore contre ceux de l'autre : il faut avoir son protecteur dans chacune d'elles. Ce n'est qu'après avoir rempli ces formalités que je pus me mettre en route.

4°. - EXCURSIONS AU MADER ET A AQQA.

1. - LE MADER.

La portion du lit de l'Ouad Dra qui se trouve à l'ouest du méridien de Tisint est en grande partie cultivable : le fond, sablonneux sur presque toute son étendue, y devient fertile dès qu'il est arrosé. Ces parties labourables sont appelées *mader*. Six principaux maders sont situés aux confluent des six grands tributaires du fleuve ; on les nomme : Mader Ida ou Blal, Mader Tatta, Mader Aqqa, Mader Tizgi, Mader Icht, Mader Imi Ougadir. Je vais aller au premier.

25 novembre.

Parti à 10 heures du matin de Tintazart, j'arrive, à 6 heures et demie du soir, à 200 mètres du lit de l'Ouad Dra, dans un ensemble de cultures appelé Mader Soultân ; ce lieu fait partie de la plaine de Medelles, delta sablonneux formé par l'Ouad Kheneg et Teurfa à son confluent avec le Dra. J'y passe la nuit. Ma route a traversé cinq régions distinctes. La première, de Tintazart à l'Ouad Toufasour, est l'areg, tel qu'on le voit jusqu'au Bani, sable uni, dur, sans une pierre et sans un arbre ; il est semé de touffes rares et maigres d'aggaïa, de kemcha et de melbina ; d'étroites arêtes de roche noire émergent çà et là et se tordent à sa surface. La seconde région commence à l'Ouad Toufasour et finit au Kheneg Zrorha ; plus de sable ; sol dur et plat, couvert de petites pierres et de gravier ; mêmes plantes, auxquelles s'ajoutent des gommiers de 3 à 4 mètres, nombreux surtout le long des ruisseaux ; les serpents rocheux rampent toujours sur le dos de la plaine, deux ou trois chaînes de collines plus hautes, de couleur grise et jaune, s'y mêlent. Du Kheneg Zrorha à l'Ouad Asgig, dans la troisième partie du trajet, tout relief cesse ; plus d'arêtes rocheuses ; terrain plat jusqu'au Dra : le sol, très dur est couvert de cailloux noirs comme d'une écaille sombre et brillante ; même végétation que tout à l'heure, moins abondante et plus étroitement cantonnée sur les bords des ruisseaux. Cette plaine s'appelle Outa Bouddeïr. La quatrième région s'étend de l'Ouad Asgig au delta de l'Ouad Kheneg et Teurfa : le sol s'adoucit, le gravier se mêle de sable; celui-ci augmente à mesure que l'on avance; la végétation garde la même nature, les gommiers diminuent. La cinquième est la plaine de Medelles, delta sablonneux formé de vase et de dunes basses, de 50 centimètres à 1 mètre; l'Ouad Kheneg et Teurfa le traverse, divisé en trois bras ; végétation abondante ; des bouquets de grands tamaris ombragent une terre verdoyante, couverte de melbina, d'aggaïa et de sebt¹⁶ : des cultures apparaissent. Plus on avance, plus le sol devient humide; il est si vaseux durant les 2 derniers kilomètres que les animaux marchent à grand peine et qu'on est forcé d'aller nu-pieds. Cette partie inférieure du Medelles est défrichée et labourée ; on l'appelle Mer Soultân; je m'y arrête à quelques pas de l'Ouad Dra. Ma nuit se passe là, au pied d'un bouquet de tamarix, en compagnie d'une douzaine

¹⁶ Le *sebt* qui porte aussi le nom de *drin*, et le *geddim*, dont nous parlerons plus tard, ressemblent à l'halfa : ils servent à tous les usages de celui-ci. Ces trois plantes sont beaucoup moins répandues au Maroc que ne l'est la dernière en Algérie. Il y a du sebt en quelques places sablonneuses de la région comprise entre le Bani et le Dra, et une certaine quantité d'halfa sur le plateau qui couronne la portion centrale du Petit Atlas. J'ai trouvé du geddim sur les pentes inférieures du Grand Atlas, au Tizi n Telremt, et sur la rive droite de la Mlouïa, au-dessous de Qçâbi ech Cheurfa, dans les vastes déserts de la Mlouïa et du Rekkam. Le Dhabra est couvert d'halfa ; ce désert est le commencement des hauts plateaux du Sud Oranais, auxquels il se lie et dont rien ne le distingue : même aspect monotone, même sol stérile, mêmes longs steppes d'halfa.

d'Ida ou Blal, laboureurs au bivouac.

Peu de monde aujourd'hui sur ma route ; seuls, quelques cultivateurs revenaient du Mader avec leurs bestiaux, après avoir terminé leurs labours.. Les cours d'eau situés sur mon passage étaient à sec ; aucun n'avait d'importance. Le lit de l'Ouad Toufasour, à fleur de terre, se distingue à peine; celui de l'Ouad Zrorha a un fond de galets large de 12 mètres et des berges de terre de 1 mètre; celui de l'Ouad Asgig a 30 ou 40 mètres de large, un fond moitié roche, moitié galets, des berges à pic de 1 ou 2 mètres. Durant la dernière partie du trajet, on distinguait le mont Taimzour et le Kheneg et Teurfa ; seul relief entre eux et le chemin, un massif isolé, le Gelob, dressait à l'est sa double cime au milieu de la plaine qui s'étend du Bani au Dra. Le kheneg d'Adis était invisible ; les collines entre lesquelles j'ai passé au sud de l'Ouad Toufasour le cachaient.

26 novembre.

Départ à 6 heures 5 minutes. A 6 heures 9 minutes je sors de la plaine de Medelles et je gravis un bourrelet rocheux, le Rist Djedeïd, qui la sépare du Dra ; à 6 heures 13 minutes, j'en atteins la crête ; à 6 heures 14 minutes, je suis dans le fleuve. Je le remonte. Le lit est de vase, sèche sur les bords, humide vers le milieu. De grands herbages, des fourrés de tamaris le recouvraient, ces jours derniers, d'une végétation touffue. A l'heure qu'il est, presque toute cette verdure a disparu sous les sillons : la majeure partie du sol est ensemencée ; on laboure encore sans relâche; de toutes parts, on ne voit que charrues attelées de boeufs, de chevaux, de chameaux, on n'entend que les cris et les chants des laboureurs. Le lit de l'Ouad Dra est plat ; il a 3 kilomètres et demi de large ; un talus uniforme élevé de 100 mètres, la ligne bleue qu'on voyait de Tisint et de Tatta, le borde à gauche; le bourrelet rocheux d'à peine 30 mètres que j'ai franchi ce matin, le Rist Djedeïd, en garnit la rive droite. D'ordinaire, il disparaît en entier sous les hautes herbes et les broussailles: aux pluies d'automne, on les arrache pour cultiver : la moisson faite, elles l'envahissent de nouveau. En ce moment tout est défriché, à l'exception d'une bande de verdure de 500 mètres de large qui court au milieu; là, dans la partie centrale du lit, le sol est si détrempe qu'il est impossible de labourer: les hommes, même pieds nus, y marchent avec peine. Lorsque, les années très pluvieuses, les eaux du haut Dra arrivent jusqu'ici, elles inondent tout le lit et font une nappe infranchissable de 3 à 4 kilomètres de large; les cultures sont fécondées et la récolte assurée. S'il est tombé quelques pluies, mais non assez pour déterminer la venue du Dra supérieur, les maders sont encore arrosés ; les rivières au confluent desquelles ils sont situés leur apportent leur tribut : dans ce cas, chaque mader est fertilisé, mais le lit n'est pas rempli ; le peu d'eau qui y entre coule dans trois rigoles qui sont au milieu et que je verrai tout à l'heure. Enfin, si l'année est tout à fait sèche, l'eau ne descend nulle part, le sable reste stérile, et il y a famine. Plusieurs années de disette viennent de s'écouler ; aussi quelle joie a accueilli les premières ondées, prélude d'un hiver humide ! avec quelle précipitation tout le monde s'est jeté vers le mader ! avec quel entrain chacun laboure le plus qu'il peut ! Pendant les jours que je viens de passer à Tintazart, il n'y avait dans le qçar ni un homme ni une bête : vaches, ânes, chevaux, mulets, chameaux, tout était au mader avec les hommes ; les femmes seules et les petits enfants gardaient les maisons. Toute la population mâle de la contrée, nomade et sédentaire, est massée depuis quinze jours dans cette étroite bande de terre. Des habitants du Petit Atlas, du Sous même et du Sahel, y ont des terrains et sont venus les cultiver. Le lit de l'Ouad Dra, d'habitude désert, présente l'aspect le plus gai et le plus animé. Au lever du jour, une multitude de feux s'allument le long des deux rives, perçant le brouillard du matin : c'est le premier repas qui s'apprête en silence. Puis chacun quitte le bivouac et se met au travail ; les vapeurs s'élèvent peu à peu ; au-dessous des pentes du flanc gauche, encore d'un violet sombre, le soleil illumine le fleuve dont les sables

se colorent d'un rose doux: la vie renaît; le lit se couvre de monde; les laboureurs le parcourent en tous sens: on n'entend que les hennissements, les mugissements des animaux, et les cris des conducteurs qui les excitent.

Après avoir remonté quelque temps le fleuve, au milieu de ce travail, de ce mouvement universels, je visite les trois rigoles centrales où est en ce moment toute l'eau du Dra. La plus septentrionale a 20 mètres de large et 1 mètre de profondeur; la vase y est plus détremée qu'ailleurs, mais elle ne contient point d'eau. La seconde, pareille, a seulement 10 mètres de large. La plus méridionale n'en a que 8, mais sa profondeur est double et de nombreuses flaques d'eau sèment le fond. L'eau du Dra est salée dans cette région. Les trois rigoles serpentent au milieu d'une végétation touffue; au ras du sol, diverses herbes se pressent en tapis; des tamaris de 3 à 4 mètres les ombragent. L'eau de la dernière rigole et l'humidité répandue dans le mader ont été apportées par des affluents du fleuve à la suite des pluies récemment tombées dans la montagne; elles suffisent pour assurer la moisson; si le haut Dra ajoutait son tribut, celle-ci serait plus belle; s'il venait au printemps, après cette moisson faite, on pourrait semer de nouveau et avoir double récolte. Les inondations produites par le cours supérieur durent peu de jours.

Je prends au retour le même chemin qu'à l'aller, en traversant le Medelles plus haut que la première fois. Les trois bras de l'Ouad Kheneg et Teurfa ont l'aspect suivant: le bras oriental a 20 mètres de large, des berges insensibles, un fond de sable en partie humide, point d'eau; le bras central est très humide, large de 40 mètres, du reste semblable au précédent; le bras occidental est pareil aux deux autres, mais plus sec; sa largeur est de 30 mètres; il marque la fin des sables et la limite du Medelles.

Un homme des Ida ou Blal m'a servi d'escorte dans cette excursion. Cet unique zetat avait été difficile à trouver, tout le monde étant parti pour le Dra. Les fertiles terres des maders, quelque incultes qu'elles soient la plus grande partie de l'année, ont toutes leurs possesseurs. Chacun d'eux connaît sa parcelle. Un champ au mader se vend, s'achète, se loue comme un autre bien. Tant qu'il ne tombe pas de pluie, on ne s'en occupe pas; à l'apparition des premiers nuages, le propriétaire se prépare à labourer ou se met en quête d'un fermier. On passe au mader le temps du labour et des semailles, 15 jours ou trois semaines. Les hommes seuls y vont, avec les bestiaux; comme provisions, on emporte de l'orge et du maïs, parfois des dattes. Jamais on ne prend de tente: tout le monde bivouaque, même les nomades. Les travaux terminés, on s'en va pour ne revenir qu'au moment de la récolte, en mars. Dans trois mois et demi, vers les premiers jours de mars 1884, je verrai moissonner ce qu'on sème aujourd'hui: la récolte sera superbe, quoique les eaux du haut Dra doivent continuer à faire défaut. A peine sera-t-elle achevée, ces eaux arriveront et inonderont le lit du fleuve durant plusieurs jours. Il est donc probable qu'on aura fait deux récoltes en 1884.

Le Mader Ida ou Blal est fort long; il se divise en plusieurs portions. Celle que j'ai visitée s'appelle le Rist Djedeïd, du nom des hauteurs qui la bordent.

II. - AQQA.

Parti de Tintazart le 28 novembre à 7 heures et demie du matin, j'arrivai à El Kebbaba, le plus oriental des qçars d'Aqqa, le même jour à 6 heures du soir. Mon escorte se composait de deux hommes. Obligé de marcher sur les territoires des Ida ou Blal et des Aït ou Mrîbet, j'avais un zetat de chaque tribu. La route de Tintazart à Aqqa peut se diviser en deux parties: de

Tintazart au lit de l'Ouad Tatta, et de l'Ouad Tatta à El Kebbaba. La première partie est l'areg, tel que nous le connaissons, avec son sol uni, sablonneux et dur, ses touffes de melbina, d'aggaïa, de kemcha, ses gommiers rabougris de 1 à 2 mètres, ses serpents rocheux qui se déroulent en raies sombres à la surface blanche de la plaine ; de temps à autre, un qçar apparaît avec sa fraîche ceinture de palmiers, faisant diversion à ce monotone paysage. Deux kilomètres avant d'atteindre l'Ouad Tatta, on traverse une cuvette sans végétation appelée Imchisen; elle est couverte d'une couche de 5 à 15 millimètres *d'amersal*, poudre blanche ayant l'apparence du sel, sans aucun goût. Peu après, à un kilomètre de la rivière, le sable s'amollit et se couvre d'une végétation abondante: les touffes de melbina et d'aggaïa s'élèvent ; entre elles croissent des *akrass*, sortes de joncs d'un vert foncé; des tamaris se mêlent aux gommiers ; au-dessus d'eux, quelques palmiers sauvages dressent leur tête. Cette verdure s'étend jusqu'à la rive gauche de l'Ouad Tatta. Elle y cesse. Là finit l'areg et commence la seconde partie de mon trajet. Le sol, toujours plat, devient gris et pierreux ; plus de serpents rocheux sortant de terre, çà et là des plateaux bas, des talus rocaillieux ; une foule de lits de torrents coupent la route: tous sont à sec, avec un fond de gros galets de 6 à 15 mètres de large; la végétation reste la même, le gommier augmentant un peu. Tel est le pays, désert absolu, qu'on traverse de l'Ouad Tatta à El Kebbaba.

Depuis Tiiggan, dernier qçar de Tatta, je n'ai rencontré personne sur mon chemin. Les principales rivières que j'ai traversées sont : l'Ouad Adis (lit de roche large de 20 mètres, au milieu duquel coulent 3 mètres d'eau claire et courante; berges insensibles) ; l'Ouad Tatta (il se divise en trois bras : le bras oriental a 100 mètres de large, des berges de 1 mètre à 1/2, en galets roulants, un fond de roche où serpentent 3 mètres d'eau limpide et courante, salée ; le bras central, large de 30 mètres, est à sec; le bras occidental a 60 mètres, un lit de roche et des flaques d'eau: ces divers bras sont séparés par des langues de terre partie sablonneuses et partie couvertes de gros galets, sans végétation); enfin l'Ouad Foum Meskoua (il se divise en trois ou quatre bras dont le plus large a 30 mètres; tous sont à sec, ont un lit de gros galets, et des berges à 1/2 hautes de 2 à 3 mètres). Tel était le Bani à Tisint, tel je l'ai vu à Tatta, tel je le retrouve à Aqqa. De quelque point qu'on aperçoive cette chaîne, on n'y distingue aucune différence. Partout même hauteur, même composition, même forme, même couleur. Entre les khenegs de Tatta et d'Aqqa, elle présente trois points remarquables: Foum Azerftin, kheneg étroit et désert donnant passage à l'Ouad Azerftin, ruisseau à sec ; Foum Meskoua, kheneg semblable au précédent; Tizi Aqqa, col par où un second chemin conduit de Tatta à Aqqa. Cette voie suit le pied méridional du Bani de Tatta au col, franchit la chaîne à ce passage, et en longe le pied septentrional jusqu'au kheneg d'Aqqa. Le Tizi Aqqa est peu au-dessous du niveau général des crêtes.

L'oasis d'Aqqa, qu'on appelle aussi Aqqa ou Chaïb, ressemble à celle de Tisint. Forêt compacte de palmiers massée au sud du kheneg où l'Ouad Aqqa perce le Bani, elle s'étend en grande partie sur les bords de cette rivière. Un second cours d'eau contribue à l'arroser : l'Ouad Kebbaba sort du Bani à l'est de Foum Aqqa, coule au pied de la chaîne jusqu'au kheneg, et de là se dirige vers le sud en arrosant la portion orientale des plantations.

Les qçars d'Aqqa, comme ceux de Tisint, s'élèvent la plupart à la lisière de l'oasis ; un seul se trouve au milieu. Ils sont au nombre de dix; en voici les noms: Tagadirt, Taourirt, Erhal, Ez Zaouïa, El Qaçba, Agadir Ouzrou, El Kebbaba, Aït Djellal, Aït Bou Fedaïl, Aït Anter. Autrefois, Tagadirt était la première en importance : à présent, Tagadirt, Taourirt, Erhal, Agadir Ouzrou, sont de même force ; El Kebbaba et El Qaçba sont un peu moindres ; Ez Zaouïa est la dernière: Ez Zaouïa doit son nom au sanctuaire de Sidi Abd Allah Oumbarek, qu'elle renferme. Dans la population, mélange de Haratîn et de Chellaha, les Haratîn dominant. Aqqa, jadis sans debiha, est, depuis 40 ans, sous la suzeraineté des Aït ou Mribet. Chaque qçar a son gouvernement séparé

et est administré par un chikh. Les chikhs d'Aqqa sont héréditaires, et plus puissants que ceux de Tisint et de Tatta : ils sont Chellaha et originaires de leurs localités, excepté celui d'El Kebbaba, qui est un des chikhs Aït ou Mrîbet.

Aqqa se trouve, pour le commerce, dans les mêmes conditions que Tatta. Naguère lieu d'arrivée des caravanes du sud, elle voyait affluer sur ses marchés l'or, les esclaves, les cuirs, les tissus du Soudan. A côté d'un trafic considérable, l'industrie locale s'était développée : Aqqa était célèbre pour ses bijoux d'or. Toutes ces sources de fortune sont taries; plus de commerce, plus d'industrie, plus de relations lointaines. Il reste une oasis comme Tatta, comme Tisint, vivant du produit de ses dattiers. Deux marchés subsistent, peu fréquentés: le Had de Taourirt et le Tlâta d'Erhal. Le trafic qui jadis enrichissait ce lieu s'est transporté à Tindouf et à Tizounin.

Aqqa égale et surpasse peut-être Tisint par son aspect riant et la beauté de sa végétation: point de fruits qu'on n'y trouve : à côté des dattes, bou sekri, bou ittôb, djihel, bou feggouç, bou souaïr, elle produit en abondance figues, raisins, grenades, abricots, pêches, noisettes, pommes et coings. D'innombrables canaux arrosent ces beaux vergers. L'eau coule en toute saison et dans l'Ouad Aqqa et dans l'Ouad Kebbaba. On pêche des poissons dans le premier.

D'Aqqa on voit, dans la direction du sud, deux oasis, seules au milieu de la plaine. L'une, proche, est Oumm el Aleg, petit qçar entouré de quelques palmiers ; l'autre, lointaine, est Tizounin, localité importante qui apparaît comme une butte grise isolée dans le désert.

Les Aït ou Mrîbet, sur les terres desquels est Aqqa, sont une nombreuse tribu nomade cantonnée entre le Bani au nord, les Ida ou Blal à l'est, l'Ouad Dra au sud, diverses tribus du Sahel à l'ouest. Elle se divise en fractions, dont la plus puissante est celle des Aït ou Iran. Occupant la portion orientale du territoire, ceux-ci ont sous leur suzeraineté Aqqa, Tizounin, Tizgi el Haratîn, Tizgi es Selam¹⁷, Tadakoucht¹⁸, Icht. Deux frères, Chikh Hamed, résidant à Tizounin, et Chikh Mohammed, résidant à El Kebbaba, les commandaient autrefois; tous deux sont morts, et leurs enfants leur ont succédé. Une faible partie des Aït ou Iran habite les oasis tributaires, la plupart vivent sous la tente. Le groupe n'a point de mader particulier: il possède et loue des terres dans les maders Ida ou Blal, Tatta et Aqqa. Les discordes, fréquentes entre les diverses fractions des Aït ou Mrîbet, sont rares dans l'intérieur de chacune d'elles. La tribu est indépendante, et sans relations avec le sultan.

5°. - IDA OU BLAL.

Peu après mon retour d'Aqqa, je quittai Tintazart : mes excursions aux environs, des insinuations perfides des Juifs avaient attiré l'attention sur moi et rendu mon séjour périlleux. Le Daoublali¹⁹ Haïan, mon patron, craignant un attentat contre son client, vint en hâte m'avertir des bruits qui circulaient et des dangers que je courais ; il me proposa de m'installer dans sa maison, à Toug er Rih. J'acceptai. Toug er Rih est un qçar plus petit que Tintazart. Il se dresse au milieu de l'areg, sur une butte isolée dont il couvre les pentes et couronne le sommet. Cette situation lui a fait donner par les nomades le nom de *Toug er Rih* « fille du vent » ; il s'appelait primitivement Isbabaten. Les jardins en sont pauvres ; aucune localité de Tatta n'a moins de palmiers.

¹⁷ Qçar unique avec dattiers.

¹⁸ Qçar entouré de dattiers, situé entre Icht et Tamanart

¹⁹ Le nom arabe des Ida ou Blal est Doui *Blal*; on l'écrit ainsi à Fâs, et ainsi sans doute il faut l'écrire. Dans le Sud et à Mogador, on l'écrit sous la forme timazirt Ida ou Blal. Nous avons adopté cette dernière manière, employée par les membres de la tribu: Ils disaient *Ida* ou *Blal*, ou *Daoubl* au pluriel et *Daoublali* au singulier.

Les Ida ou Blal sont une tribu nomade, se disant d'origine arabe²⁰, cantonnée entre les premières pentes du Petit Atlas au nord ; les Oulad Iahia à l'est, les Aït ou Mrabet à l'ouest. Au sud, elle s'étend à plusieurs journées de marche dans le désert, sans limite fixe: point de tribu

²⁰ Les Ida ou Blal ont le type et les manières des Arabes, et parlent la langue du Koran, seuls au milieu d'une population tamazirt; double motif d'admettre ce qu'eux-mêmes disent de leur origine. Les nombreuses formes imaziren qui figurent dans leurs noms de fractions m'inspirèrent pourtant des doutes à ce sujet. A mon retour du Maroc, j'essayai d'éclaircir la question ; je fus conduit à regarder les Ida ou Blal comme Arabes : un long contact avec les Imaziren a introduit chez eux les appellations étrangères. Parmi mes documents sur les Ida ou Blal, en voici deux d'un intérêt particulier : le premier m'a été fourni par M. Montel, chancelier du consulat de France à Mogador, l'autre par M. Pilard, interprète militaire en retraite. »

1°. - « Les Ida ou Blal ont leur berceau dans le Sahara, entre les Tajakant et les Arib ; ces trois tribus sont de race arabe. Les Ida ou Blal se divisent aujourd'hui en trois groupes : le premier habite encore le territoire originaire de la tribu; le second est établi dans la qaçba de Fâs Djedid et en un lieu appelé Dahr er Ramka, proche de Fâs; le troisième est, depuis de longues années, installé aux environs de Merrâkech. De plus, Il y a parmi les Haha quelques familles connues sous le nom d'Ida ou Blal et regardées comme originaires de la grande tribu de ce nom ; elles parlent la langue tamazirt et sont comptées comme faisant partie des Haha. »

2° - « Les Arib, les Doui Blal et les Tajakant sont des Arabes Mâkil fortement mêlés de nomades Zenâga. Vers l'ouest, l'élément berbère semble prendre le dessus ; aussi les Doui Blal y sont ordinairement désignés sous l'appellation chleuha d'Ida ou Blal. Quant aus Tajakant, leur véritable nom est Djakâna. Au contraire, les fractions demeurées dans l'est sont restées purement arabes. Tels les Oulad Moulat, portion des Doui Blal, établis isolément dans les déserts du sud du Tafilelt; ils auraient, au dire des gens des oasis, conservé encore aujourd'hui les flexions finales de la langue arabe (A). »

« Les Doui Blal sont une tribu nomade dont le territoire habituel est entre Tatta et Mrimima, mais ils volent sur les routes jusque chez les Chaanba. »

« Une des fractions des Doui Blal, les Oulad Moulat (B), est séparée du reste de la tribu et vit isolée dans l'Areg er Raoui. Elle peut mettre sur pied 1 000 combattants montés deux à deux sur des méharis. Les Oulad Moulat sont nomades; ils s'habillent de coton bleu foncé ; tête nue ; longs cheveux ; sabres droits à deux tranchants comme ceux des Touâreg. Ils sont libres; personne n'exerce de commandement dans la tribu. Ils sont ennemis de tout le monde. sont craints des qçour du Tafilelt et ne respectent pas les zaouïas. Leur perfidie est telle que le mot *mitsaq Doui Blal*, « foi des Doui Blal » est, dans le sud, synonyme de *foi punique*. En 1871 ou 1872, 350 tentes environ d'entre eux, ayant eu une querelle avec le reste dei Oulad Moulat, se sont séparées du gros de la fraction: elles ont émigré, 150 tentes à Timmi et à Tsabit, 200 chez les Aït Ounbegi, à El Maïder, entre l'Ouad Ziz et l'Ouad Dra (C). Cette querelle avait eu lieu à la suite du pillage, par un groupe des Oulad Moulat, d'une caravane protégée par l'autre groupe. Il s'ensuivit une guerre civile qui dura deux ans et se termina par l'émigration du parti vaincu. Les Oulad Moulat, quelque impies qu'ils soient, sont serviteurs religieux de Sidi el Razi (Tafilelt), de Sidl Ahmed el Habib (Zaouïa el Mati), et de Sidi Mohammed ben Nacer (Tamegrout). »

Ces documents, l'alliant avec les renseignements que j'ai rapportés, prouvent que les Ida ou Blal, ou mieux Doui Blal, sont une tribu nomade d'origine arabe, dont la masse principale est établie sur les deux rives du Dra, entre les méridiens de Tatta et de Mrimima. Un groupe important de la tribu appartenant à la fraction des Imoulaten ou Oulad Moulat, a émigré depuis longtemps vers l'est, où il est cantonné au sud du Tafilelt. Un certain nombre de familles Doui Blal ont été transportées, de force probablement, par quelque puissant sultan, les unes à Merakech, les autres à Fâs, où elles ont perpétué leur nom et leur race. Quelques-unes enfin sont mêlées, on ne sait comment, à la tribu tamazirt des Haha. Les premiers se sont un peu altérés au contact des Chellaha et des Harafîn, leurs voisins ; les seconds, plus isolés, ont gardé leur physionomie et leur langue primitive. Lez troisièmes sont des Arabel dégénérés, semblables aux Arabes d'Algérie. Les derniers sont Imaziren de moeurs et de langue et n'ont de Doui Blal que le nom.

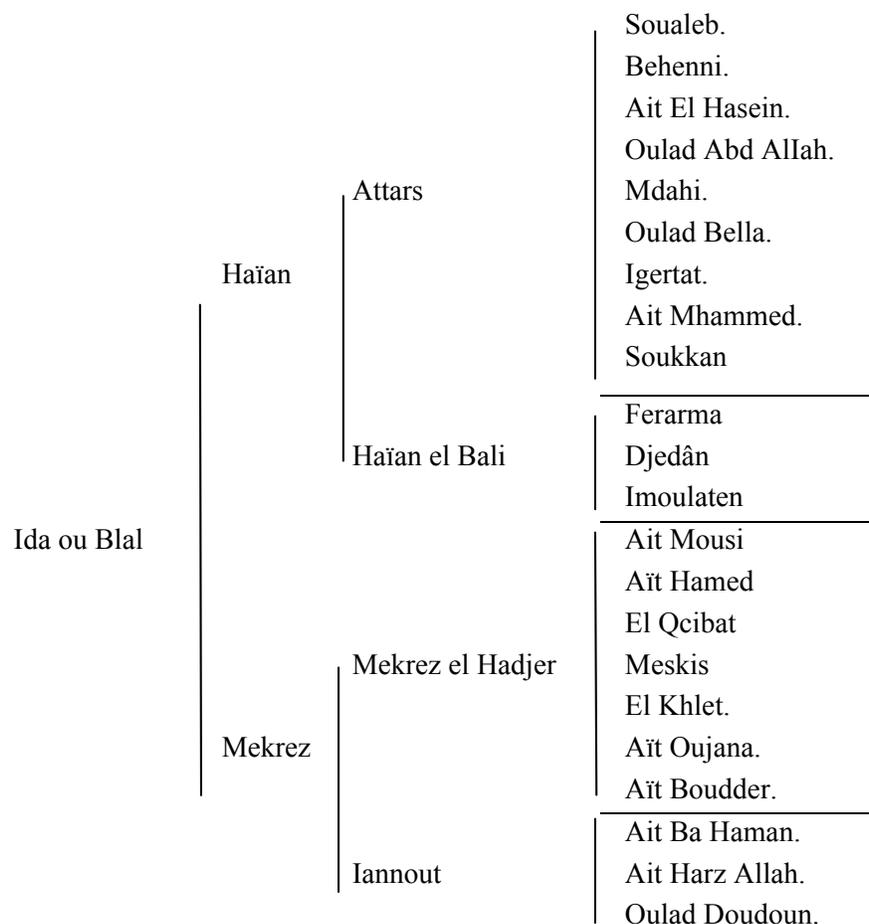
A. Je n'al pas remarqué ce fait chez les Ida ou Bial que j'ai vu, c'est-à-dire dans le gros de la tribu : on y parle, comme partout au Maroc, un arabe qui est, à peu de chose près. notree arabe vulgaire d'Algérie.

B. Ils figurent sous le nom d'Imoulaten dans la décomposition qu'on nous a donnée à Tatta.

C. Pour les noms géographiques dont il est question ici, voir la *Carte générale du Tafilala*, par M. le général Dastugue.

entre elle et le Soudan. Si les Ida ou Blal parcourent en maîtres ce vaste territoire, leurs tentes en occupent une faible portion. Par mesure de sûreté, elles ne se disséminent pas : le plus souvent toutes sont massées en un point ; elles se divisent rarement en plus de deux groupes. La majeure partie de l'année, la tribu se tient dans le voisinage de Tisint ou de Kheneg et Teurfa, entre le Bani et le Dra ; au printemps, elle passe le fleuve, appelée par les riches pâturages qui se trouvent sur sa rive gauche entre lui et le Hamada. La zone d'opérations des Ida ou Blal s'étend au delà de leur territoire. Ces opérations consistent en deux choses : escorte et pillage de caravanes : anaïa et razzia. De Tatta à Timbouktou, de Tatta à l'Adrar, dans le triangle compris entre ces trois points, dans le Sahel au sud de l'Ouad Dra, on les trouve tantôt par petits groupes, escortant des convois, tantôt par troupes de 50 à 60, battant le pays pour en surprendre. Principaux théâtres de leurs courses, ces régions ne sont pas les seules ; ils parcourent la Feïja au nord du Bani, poussent des pointes au sud du Dra sur les Arib et les Berâber, apparaissent avec leurs rezzous jusqu'au Tafilelt et au Touat.

Voici la décomposition des Ida ou Blal :



Les Ida ou Blal forment environ 1 800 fusils et 100 chevaux. Les chevaux étaient autrefois plus nombreux: la dernière guerre entre les Haïan et les Mekrez les a décimés. Cette guerre, dont les rancunes ne sont pas éteintes, quoique la paix soit faite, s'est terminée à l'avantage des Haïan. Les pertes en hommes ont été presque égales des deux côtés : il est mort 120 Haïan et 150 Mekrez. Nous avons dit le motif de la querelle: l'attaque par les Mekrez d'un Chleuh de Tintazart, client des Haïan. Un chikh héréditaire commandait jadis chaque fraction des Ida ou Blal ; seul le

titre subsiste dans les familles qui le possédaient, le pouvoir n'y est plus attaché: les groupes s'administrent isolément par l'assemblée de leurs principaux membres. Un Daoublali a une grande autorité sur toute la tribu et peut, sans porter de titre, en être regardé comme chef : il s'appelle Ali ould Ben Naïlat. Bien qu'ayant une maison à Toug er Rih, il habite sous la tente, avec l'ensemble de ses concitoyens Haïan, sa considération est aussi grande chez les Mekrez que parmi les siens. Hors de cette influence, les Ida ou Blal n'en subissent que deux, à un degré moindre: l'une, temporelle, celle qu'Ali ben Hiba, de Djebaïr, s'est acquise par ses richesses ; l'autre, spirituelle, celle du Jakani Hamed Digna; fils d'El Mokhtar, le marabout de Tindouf.

Les Ida ou Blal sont indépendants et ne reconnaissent point le sultan. Je demandai un jour à l'un d'eux s'ils n'avaient jamais eu de relations avec lui. « Si, me répondit-il, nous en avons eu il y a un an et demi ; voici lesquelles. Moulei el Hassan ayant, pendant sa campagne du Sahel, envoyé des secrétaires et des mokhaznis ramasser l'impôt dans le Ras el Ouad, nous dépêchâmes un rezzou s'embusquer sur leur passage: quand les gens du gouvernement revinrent, avec des mulets chargés d'argent, on les attaqua, les mit en fuite, et l'on amena en triomphe parmi nous le tribut des habitants du Sous et les armes et les chevaux des mokhaznis. Telles furent les dernières relations de notre tribu avec le sultan. Je ne sache pas qu'elle en ait eu d'autres. »

Chez les Ida ou Blal, comme à Tintazart, on ne voit que de jeunes hommes : les pères ont été moissonnés dans les guerres civiles qui désolèrent la tribu et dont la dernière finit à peine. Puissants il y a quinze ans, les Ida ou Blal sont sans force à l'heure présente, épuisés par ces querelles intestines. Eux, dont le nom faisait trembler jadis tout le Sahara, ont peine à se défendre des incursions des tribus voisines. Ils sont moins occupés d'envoyer des rezzous que de se garder contre ceux des autres. Les Berâber les attaquent sans cesse. A chaque instant on en signale une troupe sur quelque point du territoire. Nous en avons vu une se jeter sur les jardins de Tisint; quinze jours après, une autre s'abattait sur le mader à l'est du Rist Djedeïd. Ces incursions sont contraires à toute loi, car les Ida ou Blal sont clients des Berâber. Chaque année, ceux-ci envoient des députés percevoir le montant du tribut, une ouqia par fusil ; les Ida ou Blal qui voyagent sur leurs terres paient, en outre, 2 ouqias par chameau, une par âne et une par personne. La debiha existe depuis un temps immémorial : jadis les conventions en étaient respectées des deux côtés ; aujourd'hui, profitant de la faiblesse de leurs vassaux, les Berâber font exécuter les clauses à leur bénéfice et ne tiennent pas compte de celles qui sauvegardent les Ida ou Blal. Tributaires des Berâber, les Ida ou Blal sont eux-mêmes suzerains d'une foule de tribus et de districts : les Aït Jellal, les qçars de l'Ounzin, des Ouads Aginan et Aït Mançour, de Tatta, de Tisint, ceux de la Feïja, sauf Qaçba el Djoua, ceux du sud du Bani situés sur leur territoire, sont leurs clients. Ces nombreux pactes entraînent des rapports continuels entre eux et les tribus voisines : en un mois et demi, j'ai vu plus de dix députations chez eux, toutes venues pour le même objet: plaintes sur des convois attaqués malgré des debihas, et demandes de restitution. Les réclamants étaient des Berâber, des Ait Jellal, des Chellaha du Petit Atlas, jusqu'à des gens du Tafilelt. Les Ida ou Blal sortent peu du Sahara. Quelques-uns à peine ont été à Mogador ou à Merrâkech, aucun à la Mecque. Ils connaissent admirablement leur pays et sont au courant de la région qui s'étend d'ici au Tafilelt, à Ouad Noun, à Timbouktou et à l'Adrar.

Les Ida ou Blal sont en ce moment dans la dernière misère : leurs guerres intestines les avaient appauvris ; plusieurs années de famine ont mis le comble à leur détresse. En temps ordinaire, la tribu est riche : ses troupeaux, nuls aujourd'hui, sont d'habitude nombreux ; le mader la fournit de grains ; quelques-uns de ses membres se livrent au commerce du Soudan; enfin, elle a dans le Sahara une ressource inépuisable, par les sommes que lui vaut l'escorte des caravanes et le butin qu'elle fait en les pillant. Le rezzou est, chez les Ida ou Blal, la première des institutions.

Il s'organise de la façon suivante : un ou plusieurs individus, connus pour leur audace, annoncent qu'on va entreprendre une razzia et font appel aux hommes de bonne volonté. Des jeunes gens de la tribu se présentent ; souvent des Chellaha des qçars se joignent à eux, ou prêtent leurs chevaux moyennant une part de butin. Les rezzous se composent de chameaux, de chevaux, ou de fantassins. Les derniers, parfois de 400 à 500 hommes, font des expéditions de courte durée et dans un rayon peu étendu. Les autres ne dépassent pas 100 combattants et opèrent au loin. Ils emmènent des chameaux chargés de dattes, s'installent auprès d'un point d'eau et envoient chaque jour des cavaliers à la découverte; l'un d'eux aperçoit-il un convoi ou des voyageurs, il vole l'annoncer. On s'élance à la poursuite de la proie, on s'empare des marchandises, on dépouille les hommes : s'ils appartiennent à des tribus éloignées, à des tribus faibles, ou si ce sont des Juifs, on les renvoie nus, mais vivants ; s'ils sont d'une fraction proche et de qui l'on redoute des représailles, on les tue pour sauver le secret. Puis on revient aux chameaux et on guette de nouveau. Tant que durent les dattes, on reste en embuscade dans le même lieu, ou à des points d'eau voisins; lorsqu'il n'y en a plus, on s'en retourne. Quelquefois le rezzou tombe à l'improviste sur des douars d'une tribu voisine qu'il sait isolés ou mal gardés. Les Ida ou Blal, ces impies qui ne veulent pas entendre parler de religieux, ne partent jamais pour une razzia sans en avoir un dans leurs rangs. Ils l'emmènent pour prier Dieu de rendre l'expédition fructueuse: chaque jour, il demande au Seigneur de favoriser le rezzou, de faire tomber de nombreux voyageurs dans ses pièges, de lui inspirer les meilleures embuscades. On paie ses services sur les bénéfices de l'opération. A-t-on fait de riches captures ? Il touchera une part considérable. S'est-on fatigué en vain ? n'a-t-on rien pris ? C'est un mauvais marabout ! on l'accable de reproches ; on ne lui donne rien ; on ne l'emmènera pas une autre fois. Les rezzous qui du Bani au Soudan sillonnent le désert en tous sens sont le seul danger des voyageurs dans cette région. Les grandes caravanes, de plusieurs centaines de personnes, n'ont rien à redouter; elles sont armées et on n'ose les attaquer : telles sont celles qui, chaque printemps et chaque automne, traversent le Sahara entre Timbouktou d'une part, Tindouf, le Dra, le Tafilelt de l'autre. Les négociants qui, pour faire de meilleures affaires en devançant l'arrivée générale, essaient de franchir seuls le désert, ont tout à craindre. Ils s'efforcent d'échapper par le petit nombre et la vitesse à la vue des rezzous. Quelquefois ils ont ce bonheur. C'est ainsi, presque seul, que le docteur Lenz traversa le Sahara. Le récit de son passage à Tindouf est ici sur les lèvres de chacun. Comme il était en cette oasis, à la veille de s'enfoncer dans le désert, on s'étonnait de son audace : s'aventurer seul dans ces solitudes terribles ! Et les pillards, les Berâber, les Oulad Deleïm, les Regibat, n'y pensait-il pas ? Pour réponse, il montra son fusil. « De combien d'hommes sont ces rezzous dont vous voulez m'effrayer ? - De 60, 80, 100 même. - Pas plus de 100 ? - Non. - Eh bien, regardez ! » Il épaule son arme et tire, sans recharger ni s'interrompre, cent cinquante coups de feu. Les Ida ou Blal ont des idées fort étranges sur les Chrétiens : ils les considèrent plutôt comme des sortes de génies, de magiciens, que comme des hommes ordinaires. Ils les croient très peu nombreux, disséminés dans quelques îles du nord, et doués d'un pouvoir surnaturel : les uns me demandaient s'il était vrai qu'ils labourassent la mer, d'autres si les Français étaient aussi nombreux que les Ida ou Blal. Cette dernière question est excusable. Ils savent de nous une seule chose : depuis trois ans, les gens de Figuig, une poignée de Chellaha et de Haratîn, nous font impunément la guerre sainte. Eussent-ils osé s'attaquer à une tribu comme la leur ? Les Haratîn de Tisint entreraient-ils en lutte avec les Ida ou Blal ? Jamais. On juge notre puissance d'après notre conduite à Figuig ; on n'en saurait avoir une haute idée. Notre réputation est telle dans le Sahara Marocain, du Sahel à l'Ouad Ziz. On n'y admet pas que notre patience à Figuig soit respect pour Moulei El Hassan. Il n'est pas le maître de Figuig. Qu'existe-t-il de commun entre lui et cette oasis ? Il n'y a guère plus d'ignorance, en effet, à mettre au même rang la France et les Ida ou Blal qu'à croire Figuig soumis

au sultan de Fâs.

6°. - RETOUR A TISINT. MRIMIMA.

Aqqa et le mader étaient les limites ouest et sud que j'avais fixées à mon voyage. Je songeai, après quelques jours passés à Toug er Rih, à m'occuper du retour ; il devait s'effectuer par le Ternata ou le Mezgita et le Dâdes. Tisint était la première étape sur cette voie. Je priai mon patron de m'y ramener.

17 décembre.

Départ à 8 heures du matin, en compagnie de trois Ida ou Blal. Je traverse le khelleg d'Adis, puis je m'engage dans la vallée de l'Asif Oudad, où je regagne mon chemin de l'aller. De Toug er Rih à l'Ouad Imi n ou Aqqa, on est dans l'areg, sable dur semé de rares touffes de melbina et d'agaïa. Au delà de l'Ouad Imi n ou Aqqa, je retrouve la région parcourue en venant à Tintazart, sol pierreux avec des gommiers, nombreux surtout au bord des cours d'eau. J'arrive à 3 heures et demie à Aqqa Igiren, gîte d'aujourd'hui.

J'ai vu près du kheneg d'Adis plusieurs rivières nouvelles : l'Ouad Toug er Rih (au pied de Toug er Rih), il a un lit de gravier large de 12 mètres, et est à sec ; plus haut, près de Tiiti, l'eau y coule ; l'Ouad Adis (au pied de Tamessoult, le lit en a 20 mètres de large, dont 8 remplis d'eau claire et courante de 40 centimètres de profondeur; berges de terre à 1/2, hautes de 5 mètres) ; l'Ouad Izourzen (40 mètres de large, à sec, fond de gravier avec rigole de vase humide au milieu: hautes berges de sable); l'Ouad Imi n ou Aqqa (50 mètres de large, à sec, lit de gros galets, berges de sable de 1 à 2 mètres) ; l'Asif Oudad (25 mètres de large, à sec, lit de gros galets, berges d'un mètre).

18 décembre.

Départ d'Aqqa Igiren à 8 heures du matin. Arrivée à Agadir Tisint à 4 heures du soir. L'aspect du pays entre Tatta et Tisint a changé en l'espace d'un mois : la végétation s'est modifiée ; la melbina, vivace à la fin de novembre, est desséchée; de verte l'aggaïa est devenue jaune. On ne voyait alors que ces plantes, avec la kemcha : aujourd'hui une foule d'herbes, de fleurs, sont sorties de terre et la couvrent de verdure. On les trouve sur tout le parcours, ici poussant dans le sable, là se glissant entre les pierres, partout substituant les teintes éclatantes des fleurs et des feuilles à la surface grise du sol. Quelques gouttes de pluie ont produit cette transformation.

SÉJOUR A TISINT.

En arrivant à Agadir, je descendis chez le hadj Bou Rhim qui, lors de mon premier passage, m'avait fait promettre d'accepter au retour son hospitalité. Des circonstances inattendues devaient m'amener à avoir cet homme pendant près de quatre mois comme compagnon de chaque jour. Je ne puis dire combien j'eus à me louer de lui, ni quelle reconnaissance je lui dois: il fut pour moi l'ami le plus sûr, le plus désintéressé, le plus dévoué ; en deux occasions, il risqua sa vie pour protéger la mienne. Il avait deviné au bout de peu de temps que j'étais Chrétien ; je le lui déclarai

moi-même dans la suite : cette preuve de confiance ne fit qu'augmenter son attachement. Le Hadj Bou Rhim est Hartâni; c'est l'un des principaux habitants de Tisint.

J'étais loin de prévoir, le 18 décembre, en entrant dans sa maison, que j'allais vivre avec lui durant plusieurs mois. Je ne pensais qu'à une chose : gagner le Ternata, le Mezgita ou le Tinzoulin, et continuer rapidement ma route au nord-est. Se rendre d'ici au Ternata est difficile: on va sans grands dangers à Mhamid el Rozlân avec des zetats Berâber ; pour atteindre directement le Tinzoulin ou le Ternata, il faut traverser le territoire des Oul ad Iahia, et ceux-ci sont en guerre avec les Ida ou Blal et avec Agadir ; de plus, une famine terrible, auprès de laquelle celle d'ici n'est rien, règne chez eux : dans cette détresse, tous sont brigands ; ils attaquent, pillent tout le monde ; point d'anaïa qu'ils respectent. Le Hadj Bou Rhim et mon patron Haïan réfléchissent aux moyens de me mettre en route. Deux partis se présentent : le premier est de s'adresser à un Daoublali ayant des parents parmi les Oulad Iahia et demeuré en bonnes relations avec eux malgré les hostilités, et de le prier de faire venir chez lui des zetats sûrs, entre les mains de qui on me mettrait et qui me mèneraient au Tinzoulin : on dresserait, selon l'usage du Sahara pour les occasions importantes, un acte par lequel les zetats se déclareraient responsables de moi envers la tribu des Ida ou Blal, s'engageant, en cas de malheur, à lui payer une somme considérable. Le second parti est d'aller à Mrimima, village peu éloigné d'ici, où se trouve la célèbre zaouïa de S. Abd Allah Oumbarek, la plus vénérée d'entre Sous et Dra après celles de Tamegrout et de S. Hamed ou Mousa. S. Abd Allah, chef actuel de la zaouïa, est très considéré parmi les Oulad Iahia : on lui demanderait de me faire conduire par un de ses propres fils jusqu'au Tinzoulin. Point de zetats qui vaille une pareille protection ; et là, au moins, pas de trahison à craindre: les marabouts de Mrimima sont gens à qui l'on peut se fier. On s'arrête à ce dernier projet. Je pars pour Mrimima.

26 décembre.

Départ à 9 heures et demie du matin, en compagnie du hadj et de trois Ida ou Blal, parmi lesquels mon patron. En sortant de l'oasis, auprès d'Ez Zaouïa, je trouve une plaine de sable dur, semée de quelques touffes d'aggaïa et de melbina. Vers 11 heures un quart, j'en atteins l'extrémité, et j'entre dans un défilé entre le Djebel Feggouçat et la Koudia Bou Mousi. Le Djebel Feggouçat est un serpent de roche noire étroit et bas, pareil à celui de Tintazart ; la Koudia Bou Mousi, plus élevée, est un lourd massif de collines grises aux pentes douces. Entre eux s'étend un large couloir où je marche. Le sol est formé de dunes de sable, hautes de 1 à 2 mètres ; la végétation est plus vivace qu'auparavant: l'aggaïa, plus haute et plus abondante, se mêle de touffes de sebt. Par places, le sable est humide : il disparaît alors, sous la verdure et se couvre de ziâda, de hamid, d'ouden naja, de rerima el rzel²¹. A midi un quart, je quitte le défilé et franchis le Djebel Feggouçat. De sa crête, on voit le désert jusqu'au Dra. C'est une vaste plaine, sillonnée de serpents rocheux et de collines, analogue d'aspect à celle qui s'étend au sud de Tatta. Toutefois le terrain semble plus accidenté ici que là, les chaînes plus nombreuses et plus hautes. Les deux principales sont le Djebel Meïjiba, ou Koudia Mrimima, et le Djebel Hamsaïlikh. La première paraît avoir 60 à 70 mètres d'élévation au-dessus de la plaine environnante, la seconde davantage ; toutes deux sont de roche nue, et ont leurs flancs en pente douce. Le Mheïjiba est noir et luisant comme le Bani, le Hamsaïlikh d'une teinte claire ; ce dernier contient, dit-on, des minerais. Je vois à quelques pas du chemin un massif de verdure célèbre dans la contrée : il cache les sources de S. Abd Allah ou Mhind, sources intarissables et douées de rares propriétés : toute

²¹ La ziada a 50 centimètres à 1 mètre de haut; les autres plante poussent au ras du sol.

personne atteinte d'une maladie scrofuleuse n'a qu'à aller à la qoubba de S. Abd Allah ou Mhind, à Ez Zaouïa, à y passer trois jours en prières et en sacrifices, puis à se baigner ici : sa guérison est assurée. La Koudia Bou Mousi donne, plus à l'est, naissance à d'autres sources et ruisseaux ; un canton se trouve là, le Merder Djeld, où, quelle que soit la sécheresse, poussent toujours d'abondants pâturages. Les tentes des Ida ou Blal y sont en ce moment.

DJEBEL	BANI	DJEBEL	BANI
Dj. Taïmzour Foum Tisint	Dj. El Feggouçat	Koudia Bou Mousi	Foum Zgid



De l'autre côté du Feggouçat, je franchis deux vallons parallèles, à fond de sable durci, où poussent quelques gommiers; puis je débouche dans une plaine dont le sol, dur et couvert de galets, a pour seule végétation de petits gommiers qui bordent les lits desséchés des ruisseaux. Cette plaine se prolonge au loin : bornée au nord par un talus bas que perce l'Ouad Tisint au Tizi Igidi²², à l'est par le Hamsaïlikh, au sud par le Mheïjiba, s'étendant à l'ouest jusqu'à la ligne uniforme et mince du Zouaïzel, talus plutôt que collines, elle est traversée par les ouads Tisint et Zgid, qui s'y réunissent auprès de Mrimima, et en sortent pour gagner le Dra par une large trouée, Foum Tangarfa²³. Cette brèche montre, dans le lointain, les collines bleues du Dra. Au pied du Mheïjiba, on voit les palmiers de Mrimima, vers lesquels je marche. Dans la direction du nord-est s'aperçoit Foum Zgid, kheneg dans le Bani, semblable à ceux d'Aqqa et de Tatta ; là est l'oasis de Zgid, et passe l'ouad du même nom. Quatre ou cinq mamelons isolés se dressent dans la plaine entre Mrimima et Foum Zgid, à 6 ou 8 kilomètres d'ici ; on les appelle El Gelob es Srîr ou Gelob Mrimima; ces qualificatifs les distinguent d'un autre Gelob, que j'ai vu en allant au mader. Jusqu'à Mrimima, le sol reste le même, plat, dur, pierreux ; à mesure qu'on approche, les gommiers augmentent. A 2 heures, j'entre dans le village.

Hors l'Ouad Tisint, j'ai traversé un seul cours d'eau de quelque importance, Tazrout Timeloukka (lit de 20 mètres de large, dont 10 couverts d'eau claire et courante ; fond de roche).

SÉJOUR A MRIMIMA.

A notre arrivée à Mrimima, mes compagnons et moi descendons dans une des premières demeures du village: c'est une maison vide appartenant à Sidi Abd Allah; il en possède plusieurs semblables; elles servent à loger ses hôtes au moment d'une foire célèbre qui se tient chaque année. Aussitôt installés, nous voyons venir à nous les fils du marabout: ils sont au nombre de quatre; l'aîné, S. Oumbarek, est un homme de 30 à 35 ans; son père lui laisse en grande partie la direction de la zaouïa; les autres sont plus jeunes. On apporte une natte pour les Musulmans, des dattes pour tout le monde; puis vient un plateau avec des verres et ce qu'il faut pour le thé, moins le sucre et le thé. C'est au Juif à les fournir. On s'installe. A peine est-on assis, S. Oumbarek se répand en plaintes contre les Ida ou Blal : « Toutes les tribus nous servent; toutes nous présentent

²² L'Ouad Tilint se creuse dans le plateau d'où il sort, à Till Igidi, une vallée à fond plat, profonde de 20 à 25 mètre. et large de 800,

²³ Les pierres à fusil dont on se sert à Tisint et assez loin à la ronde viennent de Foum Tangarfa; dans les hauteurs voisines, le silex abonde; les nomades l'enlèvent par gros blocs et l'apportent à Tisint, où on le taille.

de riches offrandes: les Ida ou Blal seuls ne nous donnent rien; bien plus, allons-nous chez eux pour prélever la redevance, non contents de ne pas la remettre, ils nous accueillent avec des quolibets, des plaisanteries et de mauvaises paroles. Je leur en veux, non pour ce qu'a souffert chez eux mon ventre, mais pour ce qu'ont souffert mes oreilles : gens grossiers, inhospitaliers, impies autant qu'avares. D'ailleurs ils ont ce qu'ils méritent. Ils accueillent mal les marabouts et méprisent leurs bénédictions ; Dieu non plus ne les bénit point: ils meurent de faim, et sont divisés entre eux. Autrefois, c'était une grande tribu ; à présent, c'est la dernière du désert. Les Berâber les pillent de tous cotés, les Oulad Iahia en font autant, jusqu'aux Aït Jellal qui les bravent; dans le Sahel, dans le Dra, ils n'osent plus mettre les pieds. Ils sont la risée de tout le monde. Et puis, il n'y a plus d'hommes parmi eux : tous les braves d'autrefois sont morts. Aujourd'hui ce sont tous des femmes, tous des menteurs, tous des traîtres : pas un qui ne viole son anaïa. Demandait-on le mezrag à leurs pères, ils l'accordaient aussitôt, pour le seul honneur, sans rien réclamer. Le demande-t-on aux Ida ou Blal d'à présent ? Leur première parole est: « Combien me donnerez-vous ? » Et ils en marchandent le prix comme des Juifs. Aujourd'hui, parmi tous les Ida ou Blal, pas un qui soit brave, pas un qui soit généreux, pas un qui soit franc, pas un qui soit loyal; et à mesure qu'ils valent moins, ils ont plus de prétentions : depuis quelque temps il pousse chez eux des chikhs de toutes parts : jadis combien de leurs pères avaient une chiakha²⁴ véritable, qui ne pensaient pas à en prendre le titre : à cette heure, dans la tribu entière il n'y a plus l'ombre d'une chiakha et tout le monde est chikh. C'est une race d'hommes cupides et traîtres ; il n'y a rien de bon en eux; aussi nous ne les visitons plus. Ils ne veulent pas de nos bénédictions ; mais dès aujourd'hui ils ont visiblement le prix de leur impiété et de leur mépris pour les hommes du Seigneur. Mes trois Ida ou Blal se taisent et font longue figure devant cette harangue qui se prolonge sur le même ton durant plus d'une heure. Ce que dit S. Oumbarek est vrai ; mais l'amertume avec laquelle le marabout leur reproche de ne point lui donner d'argent est aussi répugnante que leur avarice. Pour moi, je m'amuse à voir ces loups se mordre entre eux.

Dans la soirée, on discute la question de mon départ pour le Tinzoujin. Sidi Oumharek m'y conduira en personne ; il fait voir qu'il ne marchand pas moins son anaïa que les Ida ou Blal : c'est au bout de deux heures de discussion qu'on s'entend sur le prix. Enfin on tombe d'accord: je verse la somme sur l'heure: il est convenu qu'on partira après-demain.

Le lendemain matin, 27 décembre, mes Ida ou Blal, n'ayant plus rien à faire ici, s'en vont ainsi que mon ami le Hadj. Au moment des adieux, j'ai toutes les peines du monde à faire accepter un cadeau à ce dernier; avec les autres, au contraire, il y a un règlement de compte laborieux. Me voici seul à Mrimima avec Mardochée et un domestique israélite. Dans l'après-midi, nous recevons la visite de S. Abd Allah en personne. C'est un vieillard d'environ 70 ans, à barbe toute blanche, tranchant sur le brun de sa peau, car il est Hartâni. Il nous parle avec bienveillance, mais sa péroraison rappelle les discours de son fils: « Grâce à Dieu, vous êtes maintenant débarrassés de vos Ida ou Blal, gens impies et sans foi qui n'étaient venus que pour vous dépouiller. Quant à moi, je n'aime pas les Juifs ; mais Dieu vous a conduits ici dans la maison de la confiance : vous y êtes les bienvenus, et, quand vous voudrez partir, je vous ferai mener où vous voudrez en sûreté. Mais voyons, les Juifs ! vos pareils, quand ils se présentent, ne m'abordent que les mains pleines de toutes sortes de cadeaux : vous, vous ne m'avez rien donné ; tâchez de réparer votre faute et de m'offrir quelque chose de bien : pas de khent, pas de ces objets ordinaires et grossiers ; je veux quelque chose de bien. Je repasserai tout à l'heure : à présent, je vais parler à des Oulad Iahia avec qui je vous ferai partir. » Il nous quitte, va et revient au bout d'une demi-heure: « Ce que vous avez de mieux à faire est de passer le sabbat ici et de ne vous

²⁴ Autorité de chikh.

mettre en route que le lendemain. J'ai donné rendez-vous pour samedi à ces Oulad Iahia qui s'en iront dimanche avec vous. Maintenant, voyons ce que vous m'avez préparé de bien ! » Je lui montre ce que j'ai, du thé, de la cotonnade blanche, deux pains de sucre. Il prend le tout, et nous lui déclarons que nous sommes les gens les plus heureux du monde de ce qu'un grand saint comme lui ait bien voulu accepter ce faible don. Je ne suis pas aussi content que je le dis. Voici mon départ remis à plusieurs jours, car on n'est qu'à jeudi. Puis, que sont ces Oulad Iahia à qui S. Abd Allah veut me confier, alors qu'il était convenu que son fils me conduirait lui-même ? Ces marabouts ont moins de parole encore que les Ida ou Blal. Mais que faire ? Je suis à leur merci. C'est le cas d'être fataliste et d'attendre avec résignation. Espérant que cela pourrait produire quelque effet, je me recommandai du chérif d'Quazzan. Jamais je ne m'étais servi de sa lettre, pour la meilleure raison : son nom était inconnu de ceux à qui j'avais eu affaire jusqu'alors, et son influence nulle dans les régions que j'avais traversées depuis Fâs. Ici il n'en est pas autrement, mais dans la zaouïa du moins son nom est connu et respecté. Je fis voir sa lettre à S. Abd Allah. Dans les premiers jours, ce fut un événement : on lut l'épître en pleine mosquée ; comme effets, il résulta qu'on me traita avec plus d'égards qu'auparavant, que chaque jour S. Abd Allah me faisait une visite et que, le soir, il envoyait deux de ses fils passer la nuit dans ma chambre, honneur et protection à la fois.

Le samedi, le dimanche se passent, on ne parle point de départ. Par extraordinaire, S. Abd Allah reste invisible. Je demande S. Oumbarek : il est malade. Enfin, le lundi matin, je vis arriver ce dernier: il était impossible, disait-il, de se mettre en route : deux troupes de 20 fusils, l'une de Berâber, l'autre d'Arib, de passage ici, avaient appris que j'allais partir ; le bruit que j'étais Chrétien, venu de Tintazart, s'était répandu dans le pays et leur était parvenu ; de plus, on me croyait chargé d'or. Les deux bandes s'étaient embusquées dans la montagne et guettaient mon passage pour m'attaquer. Il fallait patienter. Dans trois ou quatre jours, quand, lassés d'attendre, elles auraient disparu, S. Oumbarek prendrait avec lui 30 ou 40 Harafîn et me conduirait en personne à destination. Le lendemain, S. Abd Allah vint confirmer ces paroles : « Ayez confiance en moi ; je vous ferai partir en sûreté avec mon fils, quand tous ceux qui voudraient vous manger seront partis ou vous auront oubliés. Mrimima est un ventre de hyène, rendez-vous de tout ce qu'il y a de mauvais. Mais, patience; vous en sortirez, s'il plaît à Dieu. »

Deux jours après, c'est autre chose: les Arib sont partis ; mais 30 Aït Seddrât les ont remplacés : ils étaient venus acheter des dattes; à la nouvelle du coup à faire, ils se sont installés dans le Mheijiba, jurant qu'ils n'en bougeraient tant que je serais ici. Le jeudi, ils font mieux : ils envoient une députation à S. Abd Allah, demandant de me livrer : ils se chargent de me conduire au Tinzoulin. Sur son refus, ils se répandent en menaces, déclarent qu'ils m'enlèveront de force. Les marabouts prennent peur : le jour, ils placent deux hommes à ma porte, avec consigne de ne laisser entrer personne ; la nuit, on m'envoie plusieurs esclaves armés. Les deux fils cadets de S. Abd Allah ne me quittent plus. Les murs de la maison sont hauts, la porte solide, rien à redouter de ce côté ; mais on craint que les Ait Seddrât ne percent la muraille de pisé. Le lendemain, ils envoient de nouveaux émissaires, l'inquiétude des marabouts augmente, ma garde s'accroît. Enfin, le vendredi, S. Abd Allah vient me dire qu'il ne s'engage plus à me faire conduire au Dra : tout ce qu'il peut pour moi, c'est de me ramener à Tisint, encore faudra-t-il attendre plus d'une semaine : le 12 janvier sera la fête du Mouloud ; ce jour-là, S. Abd Allah fait tous les ans un pèlerinage à la qoubba de S. Abd Allah ou Mhind, à Tisint ; il s'y rend en grand appareil, suivi de toute la zaouïa, de tout ce qu'il a de parents, de serviteurs et d'esclaves: je me joindrai à lui et, sous la protection de cette puissante escorte, je pourrai passer.

Après une semblable déclaration, il ne me restait rien à espérer quant au Tinzoulin.

Attendre à Mrimima n'avait plus de raison d'être ; il fallait revenir à Tisint : cela même était chose difficile et dangereuse. Le soir de ce jour, 3 janvier, j'écrivis à mon ami le Hadj Bou Rhim : je lui peignais la situation, et le priais de venir me chercher. Un mendiant porta ma lettre.

Le lendemain, à 7 heures du matin, grand mouvement dans le village : une troupe de 25 fantassins et 2 cavaliers y arrive tout à coup et entre droit dans ma cour. C'est le Hadj qui vient me prendre. Il a reçu mon billet cette nuit. Il s'est levé aussitôt, a couru chez ses frères et ses parents ; chacun s'est armé et l'a rejoint avec ses serviteurs ; ils se sont mis en marche, et les voici. Une demi-heure après, je reprenais avec eux le chemin d'Agadir. Les marabouts nous voyaient partir avec inquiétude: ils craignaient pour nous une attaque des Aït Seddrât. Ceux-ci cherchaient le pillage, et non le combat ; voyant la force de l'escorte, ils n'osèrent se présenter. A 11 heures et demie, j'étais de retour dans la maison du Hadj.

MRIMIMA.

Mrimima a l'aspect triste et pauvre. C'est un petit village en pisé, ensemble de constructions basses du milieu desquelles émergent le minaret délabré de la grande mosquée et deux autres moins hautes ; dans cette masse de murailles grises brillent trois petites qoubbas, seuls édifices blanchis du village.



Mrimima. (vue prise du chemin de Tisint.) Croquis de l'auteur.

En dehors des habitations, sur leur lisière nord-ouest, se tient la foire annuelle, l'une des causes de célébrité de Mrimima ; ce côté est occupé par de grandes maisons carrées appartenant à S. Abd Allah; vides en ce moment, elles servent de lieux de dépôt pour les marchandises, lors de la foire. Celle que j'ai habitée est l'une d'elles. A l'est et au sud-est du village s'étendent des plantations de dattiers de moyenne étendue; elles produisent surtout des djihel, puis des bou souaïr, des bou feggouç et quelques bou sekri. Le long des dattiers, entre l'oasis et les roches du Mhejjiba, coule l'Ouad Zgid ; c'est une large rivière, un peu plus forte que l'Ouad Tisint ; en toute saison elle a de l'eau courante; les poissons y sont nombreux. La population de Mrimima est composée, d'une part de la famille proche et éloignée de S. Abd Allah, groupée autour de la zaouïa, demeure propre de ce dernier, de l'autre des nègres et Haratîn esclaves ou serviteurs de la famille sainte. Tous les membres de celle-ci portent le titre de marabout et sont nourris ou aidés par la zaouïa. Les palmiers de Mrimima appartiennent la plupart à S. Abd Allah, les autres sont possédés par ses neveux ou ses parents; quelques-uns ont pour propriétaires de simples Haratîn.

La zaouïa de Mrimima n'est pas très ancienne; elle n'est pas herra, « indépendante » : une zaouïa est herra lorsque son chef compte au moins sept ancêtres postérieurs à la fondation; les arrière-petits-fils de S. Abd Allah seulement seront indépendants. D'après cette donnée, la zaouïa compterait environ 150 ans d'existence. Les marabouts de Mrimima tirent leur origine du qçar d'Ez Zaouïa, de Tisint; leur chikh est Sidi Abd Allah ou Mhind, saint mort depuis plusieurs siècles, dont la qoubba est dans cette localité ; chaque année, à la fête du Mouloud, ils y font en grande pompe un pèlerinage. Ils sont donc une branche de la famille de religieux dont la souche

est à Ez Zaouïa: cette famille étend au loin ses ramifications : j'en trouverai des membres établis à demeure dans le Ras el Ouad, dans le bas Sous, jusque auprès de Mogador, partout vénérés, partout vivant de leur titre de marabout et de leur sainte origine. Les religieux de Mrimima, quoique ne formant pas la branche aînée de cette race, en sont actuellement la plus distinguée ; les autres sont réduites à une influence locale, celle-ci jouit au loin d'une grande considération : elle perçoit des redevances dans le Dra, dans le Sahel, sur les deux versants du Petit Atlas ; les noms de Mrimima et de la zaouïa de Sidi Abd Allah Oumbarek sont connus en bien des lieux où celui de Tisint est ignoré. Cependant c'est une zaouïa de second ordre, qu'on ne saurait comparer à celles d'Ouazzan, de Bou el Djad, ou de Tamegrout. Elle ne leur ressemble en rien, ni comme célébrité, ni comme influence, ni comme richesses.

J'ai vu, dès mon arrivée à Mrimima, que S. Abd Allah et ses fils étaient rapaces : on ne s'en étonne pas quand on voit la peine qu'ils se donnent pour recueillir de l'argent. On leur en apporte peu : il vient des pèlerinages, même de loin ; de cette source ne sortent que des dons isolés : pour percevoir les redevances générales des tribus, il faut se rendre au milieu d'elles ; il faut que le marabout sanctifie les territoires par un séjour de quelque temps, qu'il appelle sur lui les bienfaits du Seigneur. Ces conditions remplies, lorsque la présence et la bénédiction de l'homme de Dieu ont assuré pour l'année une bonne récolte, de gras pâturages, des eaux abondantes, on lui remet, en échange de ses bons offices, la cotisation habituelle ; sinon, rien. De là des voyages continuels, qui constituent pour les religieux un travail régulier : ils appellent cela « aller bénir ». Chaque année, S. Abd Allah va en personne dans le Sahel et dans le Dra bénir et recueillir les tributs ; dans les autres régions qui servent la zaouïa, il envoie ses deux fils aînés faire la collecte : c'est, d'une part, dans une portion du Petit Atlas (Ait Bou Iahia, Seketâna, etc.), de l'autre, au sud du Bani (Oulad Iahia, Ida ou Blal, Ait ou Mrîbet, etc.). Malgré ces revenus, la zaouïa ne semble pas riche : les bâtiments sont simples ; les costumes des marabouts n'indiquent pas une grande aisance. Sidi Abd Allah seul est habillé à la façon des villes : gros turban blanc, farazia et haïk ; ses vêtements sont propres et frais. On ne peut en dire autant pour ceux de ses fils : l'aîné paraît très fier d'un cafetan de drap rouge râpé qu'il porte sous son haïk (les marabouts marocains ont un goût prononcé pour les étoffes de couleur éclatante) ; le second, S. El Fatmi, n'a sur sa chemise qu'un haïk grossier et un burnous de 10 francs. Quant aux deux plus jeunes, leurs chemises sales et déchirées, leurs burnous troués me les avaient fait prendre à l'arrivée pour des mendiants ; l'un d'eux, S. Iahia, a quinze ans, l'autre, S. Hamed, en a dix. Comme mobilier, je n'ai vu que les théières et les verres, lesquels sont des plus communs. Pas de bougies : il n'en existe nulle part dans le Sahara ; on se sert de petites lampes à huile, qui jettent une lumière funèbre : luxe rare, Mrimima possède 3 ou 4 chandeliers de cuivre ; on place les lampes dessus : c'est très commode. Une mule est l'unique bête de somme de la zaouïa. Je ne crois pas que les marabouts thésaurisent ; malgré la simplicité de leur vie, la caisse de la maison ne doit pas être riche. Ils recueillent de nombreux dons, de nombreuses redevances ; mais ces offrandes sont presque toutes en nature : elles consistent en dattes, en orge, dans les tribus du Sahara ; en blé et en huile, dans celles de la montagne ; très peu sont de l'argent. Ces cadeaux s'en vont aussi vite qu'ils viennent : la zaouïa²⁵ ne se compose pas seulement de son chef et des fils de celui-ci ; Sidi Abd Allah nourrit une infinité de neveux, de cousins, de parents ayant les mêmes ancêtres que lui ; tous ne vivent que de la sainteté de leur sang ; tous mangent sur la zaouïa ; je veux qu'ils fassent maigre chère, il y a encore les hôtes : le nombre des étrangers qui reçoivent chaque jour l'hospitalité est considérable ; en un séjour d'un peu plus d'une semaine, j'ai vu passer des Berâber, des Oulad Iahia, des Arib,

²⁵ On appelle *zaouïa*, d'un part, l'ensemble de tous les marabouts, parents proches ou éloignés de Sid Abd Allah, qui habitent Mrimima ; de l'autre, la maison où Sidi Abd Allah demeure.

des Ida ou Blal, des Tajakant, des gens de Tafilelt, des Ait Seddrât ; point de jour où il n'y ait quinze à vingt hôtes à la zaouïa : gens du Dra qui vont acheter des dattes dans les oasis de l'ouest, cavaliers qui viennent de razzia, députations qui se rendent dans quelque tribu des environs, voyageurs de toutes conditions et de tous pays. Mrimima, par sa situation unique entre le Dra et le Bani, se trouve un point de passage et de ravitaillement naturel pour ceux qui traversent le Sahara Marocain dans sa longueur. Les uns y séjournent peu ; d'autres restent longtemps. J'y fus avec un homme des Aït Ioussa²⁶ qui y vivait depuis deux mois : il venait du Dra et n'osait rentrer dans son pays, parce que les Ait ou Mrîbet, de qui il avait à traverser le territoire, étaient en guerre avec sa tribu : comme S. Abd Allah va tous les ans à époque fixe au Sahel, il attendait son départ pour passer sous sa sauvegarde. Le moment de ce voyage de S. Abd Allah est celui du Souq el Mouloud²⁷ ; il se rend chaque année à cette foire où, un grand concours de monde se trouvant réuni, il ramasse d'un seul coup de nombreuses offrandes.

Par ces tournées, qui embrassent le bassin du Dra presque entier, et par les gens de toute origine qui reçoivent l'hospitalité à la zaouïa, le marabout de Mrimima est en relations avec toutes les tribus habitant entre l'Océan et le Tafilelt et sa parole est répandue et respectée dans cette vaste zone de pays. Il peut avoir, à un moment donné, une influence politique réelle.

S. Abd Allah, quoique vieux, s'occupe des affaires de la zaouïa ; mais son fils aîné S. Oumbarek a en main la plus grande partie d'entre elles : il agit souvent sans consulter son père, son père ne fait rien sans son avis. S. Oumbarek a de l'autorité sur les tribus des alentours ; c'est lui qui reçoit les hôtes, qui fait une partie des tournées ; il ne s'éloigne pas longtemps de la zaouïa, où il est indispensable. Il forme avec ses trois frères et deux soeurs l'unique postérité de S. Abd Allah : ces six enfants sont nés à celui-ci de sa première femme ; elle morte, il en a épousé une seconde qui ne lui a point donné de rejetons ; il a toujours été monogame. Ses fils ont le type Hartâni moins prononcé que lui. Les autres marabouts, ses neveux ou cousins à divers degrés, sont ceux-ci haratîn, ceux-là blancs ; les uns ont quelque fortune, d'autres sont pauvres ; tous portent au cou un gros chapelet, ce qui est d'usage ici pour les seuls religieux, et tous ont droit aux baisemains des Musulmans. Peu ont été à la Mecque : comme les Ida ou Blal, ils ne vont qu'où il y a de l'argent à gagner. Bien que talebs, ils sont, ignorants et grossiers d'esprit. Ne se figurèrent-ils pas qu'avec cinq ou six brins d'herbe qu'on m'avait vu ramasser dans le mader je voulais maléficier tout l'Islam ! Je ne sais si je parvins à les rassurer à cet égard. Nous trouvons parmi eux le kif, cet apanage des chérifs et des marabouts ; ils le fument en l'arrosant de grands verres d'eau-de-vie, que leur fabriquent les Juifs de Tintazart et du Dra. À Tisint et à Tatta, quatre ou cinq personnes usaient de kif : c'étaient des chérifs, originaires du Tafilelt ; on les reconnaissait à la petite pipe spéciale qui se balançait à leur cou.

Mrimima, célèbre par sa zaouïa, ne l'est pas moins par sa foire. Cette foire, annuelle, dure trois jours et est très fréquentée : on y vient de tout le bassin du Dra, du Sous, du Sahel, souvent du Tafilelt ; on y a vu, dit-on, jusqu'à des marchands de Figuig. Trois grandes foires annuelles se tiennent dans le Sahara Marocain, celle de Mrimima en redjeb, celle de Sidi Hamed ou Mousa à la fin de mars²⁸, Souq el Mouloud en mouloud. Les unes et les autres attirent une foule de monde.

²⁶ Tribu voisine du district d'Ouad Noun.

²⁷ Le Souq el Mouloud est ainsi appelé parée qu'il a lieu dans le mois de mouloud (rebla el aoul) ; il se tient dans la tribu des Aït Ioussa. C'est une grande foire, qui dure plusieurs jours, l'une des trois foires annuelles du Sahara ; les deux autres sont celles de Mrimima et de S. Hamed ou Mousa (Tazeroualt).

²⁸ Le calendrier chrétien est connu et employé dans le Sahara Marocain. Les mois en sont désignés sous leurs noms latins. La foire de S. Hamed ou Mousa se tient au printemps et habituellement en mars ; en 1885, elle a commencé le 25 mars.

Malgré cette affluence de gens peu habitués à la discipline, on n'y voit d'ordinaire aucun trouble ; des mesures sévères sont prises par les chefs des localités où elles ont lieu (ici, par S. Abd Allah) pour que l'ordre ne cesse de régner : bien plus, on garantit à ceux qui s'y rendent la sûreté sur le chemin. Un individu, une caravane allant à la foire ont-ils été pillés, maltraités en route ? on saisit, parmi les hommes présents au marché, ceux de la tribu coupable de l'agression, on les rend responsables du dommage, et on le leur fait payer sur l'heure. Grâce à cette méthode employée aux trois points, la sûreté, rare phénomène, règne à trois époques de l'année sur les routes de la contrée. Dans ces foires on trouve réunis les produits du pays, les objets fabriqués dans les villes du Maroc et en Europe, et les marchandises du Soudan. La plus importante est celle de S. Hamed ou Mousa ; placée sur le chemin des caravanes de Timbouktou, elle se tient à l'époque de leur arrivée et est le théâtre des transactions relatives au commerce du Soudan ; là se fait l'échange de l'or, des plumes d'autruche, de l'ivoire, des esclaves, contre les produits européens envoyés de Mogador. Après cette foire vient celle de Mrimima. La moins considérable est Souq el Mouloud.
